

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DEUX ÂGES EN FRICHE
SUIVI DE
LA RECONQUÊTE DU DUST BOWL : RÉÉCRITURE D'UNE SYMBIOSE
DÉROBÉE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
TRISTAN COUTU

DÉCEMBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais d'abord remercier Marc André Brouillette. Pour la clairvoyance de tes lectures et tes conseils. Merci d'avoir accueilli les latences nécessaires, les angoisses sourdes. Tu as fait advenir ce que je n'arrivais pas à voir et m'as permis d'accomplir ce que je ne croyais pas possible. Et merci d'avoir couru avec moi ce marathon final.

Merci à Philippe, pour les tout débuts, la poursuite et l'avenir.

À Soline, Andréane, Olivier, Gabrielle, Jean-Philippe, pour la camaraderie, les révoltes, les idées folles, les soirées et le grand air. À Oli et Jim, pour le 6891.

Merci à Lynda, à Jacob, à Pierre, vous êtes ce qu'il y a de solide en moi.

Merci à Camille de m'apprendre tous les jours toutes ces choses nobles que tu portes avec élégance et intelligence. Tu es grandiose.

Merci également au FRQSC pour le soutien financier, qui fait toute la différence.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
DEUX ÂGES EN FRICHE.....	1
Lieux sédimentés.....	3
Intermède.....	23
Saisons de travail.....	27
LA RECONQUÊTE DU <i>DUST BOWL</i> : RÉÉCRITURE D'UNE SYMBIOSE DÉROBÉE	50
Introduction	51
Origine du milieu.....	55
L' agriculture et la religion.....	56
La technique de la jachère	57
La colonisation et la destinée manifeste.....	58
<i>Walden</i> ou la conquête spirituelle de Thoreau	61
Repiquage.....	66
Terre promise, terre due	69
Thoreau, témoin des mouvements migratoires.....	70
Walt Whitman sur les prairies.....	71
Déracinement.....	76
L'agriculture et le capitalisme.....	78
Le belle affaire de la ville sans arbre.....	82
L'autonomisme fermier de Caroline Henderson	86
Ramifications.....	90
L'autre roman du <i>Dust Bowl</i>	92
Le concours des circonstances	94

« Réalisme » social et tableau intimiste	97
La figure du pauvre	102
Les deux Dorothée et les réfugié.es.....	106
Conclusion.....	110
BIBLIOGRAPHIE	112

RÉSUMÉ

Deux âges en friche déploie le parcours introspectif d'un sujet qui revient, par l'intermédiaire d'un recueil de poèmes et de proses, sur les lieux de son village natal. Les deux parties du recueil réinvestissent des périodes de la vie que chaque personne adulte porte en soi, l'enfance (ici imprégnée de la mort du père) et l'adolescence (ici campée dans le contexte d'un travail d'été).

Les registres d'écriture (perceptif, narratif, réflexif, documentaire) offrent autant de façons d'aborder le passé. Le poème, dans la première partie du recueil, tente à la fois de restituer des sensations enfouies que d'assumer une part d'invention. Le souvenir personnel se double d'une distance réflexive qui vient enquêter sur ce qui se trouve dans l'ombre d'images façonnées par la mémoire, d'idéalisations héritées de l'enfance. Le sujet cherche à la fois à sonder l'empreinte sensible du souvenir qu'il se remémore pour tenter de comprendre sa propre histoire. Ici, la mort du père n'est pas abordée de front. Elle apparaît en filigrane et par échos. Elle n'est pas présentée comme un évènement transformateur, mais comme un élément constitutif du sujet.

La deuxième partie du recueil met en scène un adolescent qui occupe ses étés à travailler dans une plantation de cèdres et à tailler les haies des quartiers. À l'absence du père se substitue une autre figure, Martin, l'employeur, qui opère dans les textes un miroitement à travers lequel le sujet se définit et se distingue, apprend à travailler mais aussi à refuser. Il faut entendre la vibration du moteur d'un taille-haie, l'enveloppe feutrée d'un casque protecteur, la solitude et le silence d'un champ. C'est le moment où la pensée prend corps et s'enracine, c'est la possibilité de se définir en toute discrétion, de formuler en secret ses propres aspirations. Dans cette naissance individuelle, la recherche identitaire se mêle à l'ennui, et le contact avec le végétal permet l'émergence de réflexions sur la nature des relations que nous entretenons avec les autres.

La partie recherche de ce mémoire prend pour cadre un évènement particulier de l'histoire des catastrophes écologiques causées par l'humain : le *Dust Bowl*. En plus de réanimer des questions bien contemporaines (la crise écologique, l'immigration, pour ne nommer que celles-là), cet évènement incarne d'une manière démesurée ce que la perte (volontaire ou non) d'un contact avec la nature, ou l'absence de connaissances sur elle, peuvent avoir de conséquences irréversiblement néfastes. Aux données factuelles se mélangent des histoires improbables, des figures littéraires et des réflexions personnelles sur l'écriture du territoire, sur un rapport à la nature, sur la destruction et la disparition.

Mots clés : territoire, mémoire, mythe, agriculture, écologie, deuil, Dust Bowl, symbiose végétale, érosion éolienne.

DEUX ÂGES EN FRICHE

*à la lisière j'ai trouvé
un endroit pour les décomptes
bouts de bruit semés façonnés
sur la face dure des années
mâcher ses mots, chercher de quoi dire
tout cela se fait
au-devant du fanal*

*inattendus
dépris d'eux-mêmes l'éteint le tassé
reviennent avec l'importance du moment*

*il me faut savoir comment se portent
mes vieilles peaux*

LIEUX SÉDIMENTÉS

Mon histoire, si j'essaie de me raconter au plus creux de moi-même, a dû commencer avec cette annonce du mois d'août 95. Quand je parle d'histoire, je veux parler des tissages, des fabrications du souvenir qui en s'accumulant tracent la sinuosité ordinaire d'une vie. Car de cette journée, pour tout dire, aucune image ne revient, je ne saurais la reconnaître sur un calendrier, ni la différencier tout à fait des autres qui lui ressemblent. Ma mère décrirait d'ailleurs le moment de l'annonce, elle pourtant qui voit dans les orages un trop-plein de lumière, en empruntant l'image partageable d'un trou noir. Pas un trou dans lequel on tombe, qui nous dissipe et nous dégage de la moindre présence matérielle. Elle dirait, je me souviens de la météo, je me souviens de mes vêtements. Du regard du médecin qui ne s'habitue pas à prononcer ces mots. Quelque chose nous a recouverts de haut en bas comme une chape, et se manifestera désormais de l'intérieur. On se réveille et on ne sait plus trop combien de secondes, de minutes ont passé. Deux phrases résonnent et finissent par n'en former qu'une seule : vous avez survécu mais vous ne rêvez pas.

Mes premières années, pour leur part, ont été transformées en objets lointains, en intuitions dont il m'arrive de retrouver l'intégrité; chaque recoin de ces sites enfouis est une trouvaille. Le rugueux, le honteux, l'innocent, le glissant, l'acéré, l'apeuré remontent alors, avec une contenance minérale. Parce que je ne peux en témoigner autrement qu'en les éprouvant, ces sensations ne font aucun doute. Or souvent suit l'idée qu'avant de devenir des sensations, elles appartenaient aux mots entreposés dans mon corps par les gens qui me précèdent et qui se sont approprié une forme et une couleur et ont commencé à occuper un lieu. Sédentaires, ce serait à moi de les rejoindre par le détour d'une phrase qui ne me ressemble pas. D'ici je ne distingue du vide qui les fonde qu'une autonomie étrange d'où jaillit la nécessité d'une langue à faire.

Il m'est arrivé de penser que mon histoire résidait dans mon album de jeunesse. En le feuilletant mille fois pour me rappeler l'ordre séculaire, les images se sont mises à s'animer d'elles-mêmes et à se répondre l'une l'autre, à rejouer les événements dans un fil. Si mon histoire était cet album, on pourrait la réduire à un défilé perpétuel d'anniversaires, de fêtes religieuses, de vacances, de compétitions sportives (qui constituaient en cette époque pré-numérique le principal réflexe photographique) et elle ne saurait se détacher complètement d'une intention extérieure à ma volonté. Parce qu'elles portent en leur négatif la fierté des parents, l'exaltation des idées du bonheur et de la famille, ces photographies cherchent plutôt à me maintenir dans une substance qui garde intact.

Non, mon histoire commence bel et bien le jour où, alors que reluisait d'une façon particulièrement vive la lumière cuivrée d'un été vieillissant, on a découvert une laideur dans la tête de mon père. Cette masse informe, matière cellulaire, objet de discussion, d'inquiétude, de décision avec qui, mon frère et moi, avons été forcés de partager *pour un temps indéterminé* le centre des préoccupations familiales. Sans qu'il ne se passe quoi que ce soit de visible, sans plus de mouvement que d'immobilité s'est installée une première violence, celle par qui s'échappe l'image d'une vie pleine. Ce jour-là, un diagnostic est tombé, et j'ai brutalement rejoint les rangs de la personne quelconque.

elle prend pour cadre un village
tirillé entre campagne et banlieue
patrimoine et nouveauté

parmi ses deux rues parallèles
et ses quelques rangs au loin
frappées par le dessein caduc des constructeurs
parsemées et identifiables comme les couches
plus ou moins pauvres d'un minerai
venues narguer l'ambition des choses qui durent

des habitations

et en chacune un lent geste de dérive
trouve la mesure des personnes qui y vivent

chez moi les contours du terrain sont bien définis

derrière
une haute haie défie le soleil toute la journée
elle a une densité qui impressionne

j'apprendrai plus tard que le geste d'ériger
peut à la fois nourrir un désir de protection
et un refus des choses
qu'on ne supporte pas de voir

du côté est
le terrain d'une voisine malcommode
où il est interdit de mettre le pied

du côté ouest
quelques cèdres manquants
ouvrent sur l'horizon du champ
qu'un boisé vient briser paisiblement au loin

je mettrai quelques années
à céder à l'attraction
que ces quelques arpents de bois
ont toujours eu sur moi

et devant
à toute heure de la journée
l'imprévisible circule

de cet espace libre dans la haie
naîtra un ami de presque toujours
dont la distance finira par avoir raison

naturellement et sans drame

à l'époque et durant toutes ces années
nous avons épuisé les scénarios
apprivoisé chaque parcelle de sol

pour toute saison des emplacements dédiés

l'appel des sentiers l'automne
à parcourir une frange boisée près de la maison
à passer l'après-midi dans un tas de feuilles

les hivers entassés sur les bouts de cour les coins de rue

les étés à élimer l'asphalte de notre rue
de nos bicyclettes arrogantes
la piscine au fond près du jardin

le lieu est banal
mais il nous a fabriqués

On raconte qu'un jour, le père tenait un de ses enfants dans une main et sans doute autre chose dans l'autre qui a contribué à le faire chuter (ou qui l'a empêché d'éviter la chute), une journée de neige et de vent, en descendant les marches. Ce qui aurait pu arriver mais qui n'est finalement pas arrivé a semé dans tout son corps une frayeur rétroactive qu'il a dissipée dans la recherche de l'outil parfait.

Il paraît qu'on entendit dans le ronronnement matinal des moteurs qui se réchauffent et le frottement des pelles au loin, le martelage franc d'un piquet sur la glace. Et le palier en prit pour son rhume.

il m'est arrivé de déchiffrer
dans l'écorchure d'un billot
où s'accumulait
une fraction d'averse
un écoulement de rosée

la prédation de deux poissons

entre quelques infimes roches
ce jardin d'eau
qu'une embarcation souple et plate
hasard d'une feuille tombée
faisait vibrer lourdement

résistait là souverain
dans une bordure de pavé

en paysage simple

Le palier de béton allait garder pendant plus d'une décennie les marques de ces éclats de pierre, dont le nombre et la grosseur témoignaient de la charpente du père et de la fureur du moment, en redonnant à la matière une imperfection première. Raillant l'indifférence du neuf, cette empreinte accompagnait les entrées et sorties avec un certain caractère, comme une pièce de mobilier qui passe les modes sans que l'idée de la remplacer n'advienne, prenant la forme des gens qu'elle côtoie.

Bien plus tard, un jour amena avec lui la priorité de revamper la devanture de la maison et de refaire le chemin qui mène de l'entrée à la porte, avec un motif d'empreinte, imitation d'une pierre noble. On changea par le fait même la couleur de la galerie en béton en appliquant un enduit neuf. Me sembla-t-il qu'on venait de remplir au métal chaud un gisement ancien.

la cour arrière d'un ami
s'est déjà ouverte
sur l'idée d'une faille immense

entre la haie et le garage
à creuser vers la quiétude du sol
quelques centimètres ont suffi
pour s'y loger
pleine hauteur

le jour rapporte des clairières
étendues changées

dans ces déportations je me tourne
le dos à moi-même

on y parle d'excavations

à travers l'humide ambiant
une maison
d'où s'échapperait de la fumée

trouver une terre travaillée au blasphème
un lieu de paix
et s'y installer en silence

Je me rends compte aujourd'hui de la proximité qu'on a, enfants, avec la matière, avec toutes ces choses qui, avant qu'on déclare leur insignifiance, portent le mystère de la nouveauté. Je pense au moment où elles n'ont pas encore le caractère trivial qu'on finit par leur donner. Ou elles ne disparaissent pas au profit des idées ou des messages.

Quand je pense à celui que j'ai été plus jeune, je ne pense pas à l'excitation que pouvait générer chaque nouvelle occasion de jeu. Je ne me vois pas tordre la réalité au profit de synopsis absurdes. Je peux me remémorer les inventions, les journées infinies, les activités qui se succèdent, mais je reconnais difficilement l'enfant agité des cassettes d'archives qui répond à mon visage.

Ce qui de ce temps me parvient ressemble davantage à un lent regard posé sur chaque objet.

Je pense au liquide qui s'échappe d'une feuille tendre quand on la casse, à la peinture qui s'écaillait sur le mur de ma chambre, que j'ai décollée méticuleusement jusqu'à m'en faire un confident.

Dans le salon de mes grands-parents, un bibelot éloigne un instant mon attention de la console de jeu. Je remarque un vieillard en plâtre et j'ai envie de lui rendre la bonté qu'il m'inspire. Je m'occuperai de lui tout l'avant-midi. Je le badigeonne d'une huile grasse et d'un peu d'aloès (on vient de m'apprendre ses propriétés). Je tente de simuler mes allers-retours à la salle de bain en envies rapprochées. Ressors avec des Q-tips, des Kleenex et un tampon circulaire. Lui polis le crâne, nettoie et replace ses vêtements. Il est bien, là, le monsieur.

Je détestais être témoin des disputes entre adultes. De la même façon, j'ai toujours désapprouvé la manière dont une tondeuse dispose d'une branche. Pour moi ces deux évènements sont liés par une force occulte.

Des éclats de voix projetés qui fouettent tout ce qui se tient à proximité.

Mon père aimait faire de la photo, il avait déjà les connaissances techniques et un instinct pictural. Ce qu'il lui apparaissait avait très souvent le potentiel d'être saisi, immortalisé, composé dans une image. Mais les évolutions technologiques de la fin du 20^e siècle ont fait apparaître le caméscope dans plusieurs familles, et la mienne n'y a pas échappé. Mon père a abordé avec délectation cette nouvelle façon de nous raconter, et le moindre prétexte suffisait pour justifier une petite séance vidéo : rénovation de la maison, visite chez un proche, jeux extérieurs, travaux sur le terrain, etc.

Bien que ces séances d'enregistrement fussent pour mon père une activité de prédilection, elles ne prenaient pas pour autant des proportions maniaques. Et ces archives avaient subi les approximations techniques des transcriptions sur VHS, de sorte que la quantité de cassettes à ma disposition pour me rappeler sa voix, son humour en arrière-fond, et sa façon de bouger (quand, par effet de contagion sur les autres membres de la famille, la caméra se retournait contre lui), est somme toute limitée. Malgré les situations cocasses que son œil attentif a captées, malgré l'étrangeté de se voir enfant, bouger et interagir avec les autres, la vidéo qui aujourd'hui me frappe le plus est d'une nature plus secrète.

Dans cette vidéo, il profite du calme de la maisonnée, un matin où nous sommes encore endormis, et il filme pendant plusieurs minutes, posté dans la salle de séjour qui donne sur la cour arrière, des oiseaux qui s'affairent, volètent, pépient dans la cabane à moineaux récemment installée.

Après quelques minutes de gros plan sur les activités de cette minuscule organisation domestique, une coupure franche nous amène à l'extérieur. Sans commentaire, il procède à une tournée du terrain. Il filme les arbres, chacun d'eux, de haut en bas, en soulignant les détails des ramures. Les couleurs qui gagnent tranquillement les plates-bandes de ma mère, opulentes, nombreuses, magnifiques. Puis, quelques visions d'ensemble de la demeure : la maison, les deux agrandissements qui en ont transformé l'allure, la piscine, et ainsi de suite. Enfin, un retour final à l'environnement végétal, qui semble susciter chez lui un intérêt premier.

Certes, mon père avait une sensibilité assez fine pour ce qui l'entourait, ce qui était là, tout près, qui lui était propre, et cette curiosité, qui lui faisait filmer des phénomènes apparemment insignifiants ne s'est pas installée avec la maladie. Mais aujourd'hui, quand je revois ces images, elles me frappent d'autant plus qu'il m'est justement impossible de ne pas les regarder à travers le filtre de cette maladie dont, au moment de la captation, il se remet encore.

Tout le temps volé à ce matin de printemps, la lenteur qu'il s'accorde pour regarder, simplement, à travers l'objectif de sa caméra, le monde autour de lui, comme stupéfié par le réel. Il y a quelque chose de très intime dans ce geste : il y laisse la trace de son regard, certes, mais il ne filme pas pour saisir un moment fugace (les plates-bandes, les arbres, la maison, seront encore là cet après-midi, et demain; les oiseaux, par nature, iront et reviendront). Il filme pour témoigner de ce qu'il voit, pas pour la montrer aux amis, à sa famille, pour lui seul. Pour se laisser convaincre qu'il est bien là, vivant dans ce monde, qu'il y est finalement retourné.

Cet épisode arrive au moins quelques années après sa première rémission, ce qui rend mon hypothèse sur ses motivations filmiques pour le moins contestable, et pourtant, j'en demeure convaincu : la personne qui effectue ce balayage matinal à travers l'œil d'une caméra se regarde revenir à la vie.

Après le temps long de l'été, le spectacle offert par les moissonneuses-batteuses durant la courte période de récolte est saisissant. S'activant jour et nuit vers la fin de septembre, il semble que même les maisons du voisinage ne font pas le poids devant ces tonnes de métal coupant et bruyant, déchiquetant comme d'énormes insectes des tonnes et des hectares de maïs. Le sol vibre, les chiens hurlent ou se terrent, pendant que ces élagueurs impitoyables redonnent au paysage un horizon.

Momentanément, les habitants cessent leurs activités extérieures et les quelques familles nouvellement installées dans cette banlieue rurale regardent, impuissants, le village se faire dérober sa blondeur.

C'est le signal qu'on attendait. Une fois l'air débarrassé de son voile ocre, il faudra se préparer à l'automne qui s'installe.

Intermède

À ce moment-là, les formes du changement ne seront pas vécues comme un signe de vieillesse, mais tu sentiras au fond de toi certains souvenirs se transformer en honte, tu apprendras à dénombrer tes maladresses. Certaines journées, jadis réservées à une dépense totale dans le divertissement, n'auront soudain plus le droit d'être attendues avec hâte, emballement, nervosité. Tu choisiras de rester immobile, d'attendre qu'on arrête de t'observer, de trouver les moyens de t'occuper autrement. On te refusera désormais les friandises aux portes, de plus en plus on prendra ton émerveillement pour un manque de sérieux, et ton désir de récits pour un caprice, à la limite un retard. Tu verras les histoires qu'on t'a racontées, ces mensonges maison qui durant l'enfance (et quand les circonstances l'exigeaient) étaient admissibles, se retourner un à un. N'exposant plus que leur mécanisme défectueux, tu décideras de les remettre à un endroit où leur rencontre n'est plus risquée, comme un objet qui nous encombre mais dont on n'arrive pas à se départir.

Ces quelques années dont une personne a besoin pour dissiper les illusions dont elle ne soupçonnait pas être constituée sont souvent nommées l'*adolescence*, et cette période est interprétée par les gens qui en sont revenus comme un moment d'engourdissement généralisé. On dira que c'est une période ingrate, que tout le monde y passe, mais qu'il faut le temps qu'il faut pour s'orienter. On grincera des dents en pensant à tous les pièges, à toutes les racines où tu te cogneras les pieds avant de te poser en lieu sûr. Tu te demanderas pourquoi on t'a raconté toutes ces choses, pourquoi on ne vous a pas fait lire certains manuels, si au fond l'âge du jeu doit vraiment être privé de certaines connaissances – l'absence de magie, la prévisibilité des phénomènes, les bienfaits de la colère. Tu penseras que les âges sont cycliques, et que ce qui émane des déceptions est partagé. Tu ne te sentiras ni tout à fait le même, ni tout à fait quelqu'un d'autre, ignorant ce que cette douleur a de crucial.

Tu iras à tâtons, tu feras des tentatives dans plusieurs directions, mais tu verras aussi qu'une aspiration laissée trop longtemps en retrait finit par se gorger d'injonctions. C'est ton entourage qui se laisse traîner chez toi en te blâmant du désordre. Si tu as de la chance ou un bon instinct, tu choisiras tout de même de répondre à l'appel qui t'intime de faire les choses autrement, au risque de devoir côtoyer certains adjectifs qui te répugnent : *spécial, différent, particulier*. Sinon, tu trouveras un travail, ou tu iras à l'école pour te trouver un travail. Oui, voilà! Il te faut trouver un travail qui te sauvera. Tu pourras acheter une voiture et enfin être libre de tes déplacements. Cette liberté te conduira un jour devant l'endroit de tes rêves, et ce sera le début des projections, et toute ta vie tu ne remarqueras jamais que tu n'es pas exactement là où tu penses te trouver.

SAISONS DE TRAVAIL

Mon frère a commencé avant moi à travailler pour lui. C'est ainsi qu'on désigne la chose : *Non, je ne peux pas aujourd'hui, je vais travailler pour Martin*. C'est un emploi ponctuel et saisonnier, donc tout désigné pour des jeunes en vacances. Martin est le cousin de la mère de nos voisins, nos amis dits *meilleurs*. Plusieurs jeunes du village auront travaillé pour lui, à des degrés variables, et produisant des résultats inégaux. On a vite compris qu'il était un patron exigeant, et que ce n'était pas fait pour tout le monde.

Je ne me souviens pas très bien de ma première journée de travail. Martin était occupé par une tâche à l'extérieur de la plantation, et mon frère avait besoin d'un coup de main pour sarcler les plateaux de semis. Je me souviens aussi d'avoir effectué un travail imprécis. N'ayant été préparé à la tâche qu'avec des moitiés d'explications, j'ai fini je ne sais comment par inverser les sujets : je laissais les mauvaises herbes en place et arrachais les jeunes pousses de cèdres. Martin s'en est rendu compte après avoir inspecté le tas d'herbes au sol.

Je ne sais pas ce qui l'a convaincu de me rappeler, mais il le fera, et je passerai les sept prochains étés à revenir travailler ici.

Le vieux Chevrolet rouge cahote gras dans les sillages du chemin de terre, où se ramasse toute la pluie par mauvais temps. Justement, il pleut et l'eau entre par les fissures du châssis rouillé, sous le tapis de caoutchouc. La boîte arrière a été remplacée par une surface plane, un plywood peinturé blanc et décoloré par les intempéries et les voyages de cèdres en pots. Au grincement général se mêle le bruit des clés entre elles. Le vinyle de la banquette est par endroits déchiré. Je suis familier avec cette banquette, et la couture tubulaire du siège (la même que les enfants arrachent ou entaillent aux ciseaux sur les bancs d'autobus) frotte ma cuisse.

Dans l'habitacle, entre la grange et le champ, l'eau court sous mes bottes. Une odeur, mélange d'humidité et de plastique chauffé, de naphthalène et de gants poussiéreux séchés de sueur, me parle en langue de grand-père d'un temps qui me précède.

de couvre-siège en billes de bois
de voiture américaine et de *car port* à mettre par-dessus

d'après-midis passés sur des moteurs
sur des échangeurs d'air des bancs de scie
n'importe quoi

de pruneaux bien mâchés le matin
de cheveux bien lissés sur le côté

un exploit sur la photo
du meuble d'entrée
le fils porté en haltères

le carton de Du Maurier par semaine

la bisque de tomates flambée au cognac
gelée d'atocas et demi-pamplemousse
sans sucre

les spaghettis meatballs
les regards jetés par la fenêtre
de la cuisine

le fond de la cour la salle des machines
vers six heures le soir

une vieille femme qui sait beaucoup de choses
n'a jamais pu apprendre à conduire
ira voir sa sœur en autobus

fais attention à la Oldsmobile en sortant

des chaises à gazon
dans la cour en béton

un couvercle de toilette en mousse
du savon à mains couleur de nacre
dans la salle de bain pastel

des bibliothèques de cassettes
films enregistrés
deux par deux
sans les annonces

le vélo d'exercice jamais utilisé
sauf par les cousins cousines à Noël

deux lits dans deux chambres pour toujours
une qui sert aux siestes des petits
l'après-midi

La ferme prenant de l'expansion d'un été à l'autre, chaque moment de la saison est voué à une tâche spécifique qu'une production de dizaines de milliers d'arbustes rend fastidieuse et répétitive : transplantation, désherbage, déplacement des cultures, épandage d'engrais. Sans compter les périodes où on ne fait pratiquement que de la plantation, et une bonne partie de l'été qui est accordée à la taille de haies à domicile. Les journées inhabituelles sont celles que je préfère, parce qu'on a tout d'un coup perdu la certitude d'être en train de travailler.

Certains cèdres n'ont pas survécu à la saison, et il faut s'en débarrasser. Martin, ayant un sens de l'efficacité et un flair pour les doubles avantages, m'invite à propulser les mottes de racines dans le trou de la vieille bécosse où il a récemment, dans un rare moment d'inattention, failli tomber. La bécosse ne sert plus depuis que la petite maison située tout près (et qui propose toute l'atmosphère d'un endroit hanté) n'a plus d'occupant. L'ancien locataire est décédé quelques temps avant que Martin ne démarre son entreprise. Il m'a déjà confié que c'est à cause de cette maison qu'il n'aime pas venir allumer le système d'arrosage le soir, comme c'est requis en pleines chaleurs. Moi-même, les quelques fois où j'ai coupé la pelouse du terrain, je sentais une petite frayeur me traverser le dos quand venait le temps de longer la maison de près.

La mort du locataire était devenue par la force du mythe un suicide, mais plus tard nous voudrions visiter la maison et découvrirons les restes d'une vie simple : quelques meubles intacts, des partitions de piano et plusieurs lettres manuscrites jonchant le sol qui témoignaient d'une riche correspondance avec des proches. C'est en lisant quelques-unes de ces lettres que nous serons mis au courant de sa maladie et de son lent déclin.

Nous revoilà, redonnant au sol dans un geste approximatif les racines des arbres dont nous avons coupé les troncs à la base. Les premières mottes flottent dans une boue indistincte dont il faut prendre soin d'éviter les éclaboussures.

On n'y peut cependant pas grand-chose. L'histoire que recèle cette terre nous atteint de toutes parts. Après quelques dizaines de lancers forts satisfaisants, on voit le monticule remonter jusqu'à la surface. On aplanit le tout avec le poids de nos pieds et quelques coups de râteau.

Suivant une indication sur la bonne façon de transplanter un cèdre, ou entre deux pelletées de terre, l'histoire de Martin émerge. Elle me parvient à force de côtoiement, et par les qualités du commerce qui nous lie.

Elle s'éclaire, son histoire, au moyen d'une superposition entre ce qu'il me dit de lui et ce que j'en déduis. Elle comporte ses zones d'ombre, comme autant de détails qu'il contourne ou de questions que je n'ai pas le réflexe ou le courage de poser.

Mon inaptitude à supporter les imprévus d'une conversation fait de moi quelqu'un de réservé, et ce souci d'éviter de gêner les autres a produit un piètre interlocuteur. Et puis, je suis occupé à faire l'apprentissage de cette nouvelle réalité qui m'encombre et par laquelle on me désigne en secret, celle du jeune adolescent qui a perdu son père.

Martin, lui, s'est enfui du sien. Je l'imagine effrayé de s'avouer soudainement capable de redistribuer la violence. Je le vois éviter le pire de justesse, remettre le bouchon sur le bidon d'essence, l'outil à sa place. Prendre les jambes à son cou. De son côté, il sait que le mien vient tout juste de mourir, mais il ne m'en parle pas, il ne sait pas comment. Personne ne sait trop comment, d'ailleurs.

Nous apprenons à nous apprivoiser. Nous nous contournons dans le secret de ce qui nous taraude.

ça a commencé sur une terre agricole
il s'était enfui de sa jeunesse un soir d'hiver

une bonne fois pour toutes
habiter en emprunteur
ferait son affaire

Wallace
agriculteur et propriétaire de la terre
avait fait une place dans la mezzanine de la grange où
depuis que soja et maïs avaient remplacé le foin
il ne stockait plus de ballots

occupé à fendre à la hache le froid silence du lieu
il ne penserait plus à vider les frigidaires du boni-soir
ou à s'inviter dans la chambre de n'importe qui

arrivé ici le naturel rongé
il traînait ses obliques de colère
comme on porte une arme longue

sans arriver tout à fait
à les dissimuler

il venait d'une lignée de soupirs tendus en reproche
de regards capables de faire trembler les marteaux
et résolu à la rompre
en demandant aux autres
le moins possible

des milliers de fois
arbre par arbre
pot par pot
nous arrachons les mauvaises herbes

ce matin nos paroles se sont heurtées
et une petite honte croît en chacun
celle d'avoir ignoré les consignes
ou perdu son calme
devant l'autre

nous répandons un engrais
d'un bout à l'autre du champ

des grenailles jaunes et vertes
à libération lente.

Martin a une famille maintenant une femme des enfants

il ne vit plus sur la ferme mais un peu plus loin dans le village
une maison au bord de la même rivière

il ne déteint plus tout à fait sur ces lieux
autrement que pour les exigences quotidiennes de la ferme
pourtant

quelques pans de lui-même y habitent toujours

les trucs patentés les vieilles bricoles
trahissent ses nombreuses années d'essai
parlent d'avant l'assurance d'avant les principes

dans le grenier
éparpillés contre les murs
des posters de Def Leppard ou de Van Halen
quelques vieux électros
et un divan défoncé
se disputent les ruines et le patrimoine

On désigne parfois les métiers agricoles par cette formule : travailler sur une terre.
Quand j'étais jeune, j'ai travaillé sur une terre.

*j'ai ramassé des fraises
 25 cennes du casseau*

*j'ai cassé du blé d'Inde
 à perdre la sensation
 de mes bras*

*j'ai taillé des cèdres
 et passé l'adolescence
 à penser*

L'expression *travailler sur une terre* évoque bien sûr le caractère ardu, aride, parfois austère, du travail agricole, avec tout ce que l'idée de *travailler pour son petit pain* peut receler. Ça entre aussi dans la catégorie des *premières jobs* : j'ai commencé par travailler fort pour presque rien.

Mais l'expression *travailler sur une terre* s'accompagne pour moi d'une dimension presque allégorique. C'est le Petit Prince ou c'est Giono peut-être, c'est la Genèse sans doute, mais aussi quelque chose qui renvoie à une solitude première, à cet endroit où il n'existe plus que le sujet qui, porté par un élan mystique vers le monde qui le contient, engage une sorte de réciprocité du don.

Certes, cette image prend racine dans un idéalisme où la surface terrestre matricielle est corrompue, où il suffit d'avoir une pelle et de bonnes intentions pour aller puiser les ressources individuelles capables de nous arrimer à l'essentiel.

Il serait alors acceptable de parler de vocation agricole, mais ce serait ne pas tenir compte du fait que la recherche de solitude peut être motivée par une intransigeance, une intolérance face aux droits qu'un autre décide de s'arroger sur soi, et l'agriculture une source de subsistance possible. Retourner à la terre correspondrait dans ce cas à s'investir dans un moyen relativement sain d'échapper à la violence qu'on peut éprouver face à l'impératif du vivre-ensemble. Une façon de conserver son existence civile sans dépendre des autres, la possibilité inespérée de remodeler sa vie en la recommençant du début.

À cette période de l'année, le soleil s'envoie dans la grosse talle d'arbres bordant la rivière au bout du terrain. Quand seize heures coupent court à la journée, et l'air s'allégeant, il arrive que le jeu remplace l'ouvrage.

Les chaudières en plastique, vidées de leurs pierres, de leurs mauvaises herbes – orties, arroches, pissenlits, cirses – servent alors à attraper les couleuvres. Martin, même quand il s'agit de s'amuser, maintient sur son visage une expression de personne affairée, et en bon montreur de choses, il sait exiger de toute action, de toute épreuve, qu'elles lui révèlent la bonne méthode.

Tous deux dans les herbes hautes, il traque silencieusement les rampantes et moi, je le soupçonne de compter ses pas, d'analyser la scène.

Cèdre blanc, *thuya occidentalis*.

Du fait de sa capacité à pousser dans des sols pauvres, humides ou en pente, le cèdre blanc s'acclimate à des conditions de croissance difficiles pour d'autres essences. Zones marécageuses, falaises acérées, il se satisfait d'un environnement que d'autres ne tolèrent pas.

Plante indigène dont le bois léger et imputrescible était un allié du nomade, elle partageait la vie et les activités des Premières Nations d'Amérique.

Si son usage médicinal n'a pas complètement disparu, aujourd'hui le cèdre soulage surtout de la proximité résidentielle, en réduisant par son épais feuillage les aspérités entre voisins.

Parce qu'elle est souvent la grande oubliée des actes notariés, la haie subit les aléas des reventes et des prises de possession.

Quand on se fait engager par quelqu'un pour tailler sa haie, on devient le prolongement du sentiment que cette personne inspire dans le quartier, ce qui peut donner lieu à l'exacerbation de tensions préexistantes. Il ne faut pas sous-estimer la facilité avec laquelle de vieilles querelles de voisins peuvent être ravivées par le bruit d'un moteur deux temps venu racler les effluves d'un BBQ de la veille un samedi matin.

À d'autres moments, la haie constitue littéralement une ligne de front, que les intérêts de chaque camp façonnent à leur manière. On nous demande alors de couper sans égards pour la santé de la plante afin qu'elle n'empiète aucunement sur la propriété, ou encore on exige la densité maximale ou des formes impossibles. Ces requêtes ont somme toute quelque chose d'émouvant parce qu'elle révèle un désir : *Je voudrais me promener parmi les allées d'un palais, je rêve d'un passage caché vers un autre monde.*

Le cèdre tient sa souplesse de l'ombre et d'un peu de laisser-aller. Trop de redressement par la coupe le dénature. Dans cet entretien acharné, il finit par ne former qu'un tapis dense, et ses branches sclérosées ne verront plus jamais le soleil.

Les clients qui bénéficient d'assez d'espace sur leur terrain pour ne tailler leur haie qu'une année sur trois ont souvent des maisons de plain-pied et le calme des retraités.

En leur présence, les pauses deviennent des ouvertures généreuses sur une vie d'accomplissements.

Ce qu'il reste de travail, je le ferai en m'imaginant avoir été un juge notoire ou vivre dans les années 60.

Je le ferai en m'étonnant de la perméabilité entre nous.

Il y a de ces journées où le corps se lasse d'obéir à une mécanique ordinaire. Il laisse échapper de son engourdissement quelques murmures, *pas obligé d'aller travailler, pas obligé d'aller à ton examen.*

Dans ces moments nos responsabilités ne font plus tout à fait leur poids. On voudrait vendre des journaux aux citadins ou devenir un animal domestique, c'est-à-dire consentir à une forme de retrait.

Les étés où j'ai taillé des cèdres, ce sont les matinées brumeuses et leur promesse de pluie qui provoquaient cet état. Les règles étaient claires : étant donnée la nature de notre travail et le type d'outils que nous utilisions, il fallait éviter d'être surpris par une averse qui nous empêcherait de terminer un contrat. Dès que l'incertitude atmosphérique était palpable ou annoncée, il fallait terminer en vitesse et écourter la journée.

Mon seul projet serait alors de fuir les vapeurs tropicales de juillet. J'épouserai la fraîcheur du sous-sol pour me dédier corps et âme à l'ennui. Je vibrerai alors tout entier pour du thé glacé. Je me ferai un grilled cheese et j'aurai tout le siècle devant moi.

Si on annonçait de la pluie sans appel pour le lendemain, je devais alors me lever tel que prévu, appeler Martin et constater avec lui le phénomène, raccrocher et me recoucher en me glissant dans l'horaire des radios. Parfois, dans une volte-face qui viendrait me piquer en pleine langueur, Martin aurait improvisé telle ou telle tâche à la ferme, en plein champ dans des imperméables. Je serais misérable et lent, je traînerais mes bottes de pluie dans la mauvaise herbe, et toute la journée je penserais à de la soupe.

je ne compte plus les journées passées
dans le silence des haies
à polir les murailles les quartiers

tant de moyens déployés en chicanes
tant d'efforts conjugués
à nier le voisinage

je tâche de dompter une pensée
qui se meut dans la répétition de mes gestes

cisaille le végétal jusqu'à son abstraction
invente une réponse saillante
aux entrecrocs de la veille

si vous me cherchez je suis ici
pensif et adroit parmi les retailles

La résurgence de ce sentiment de flemme, qu'on appelait *avoir la chienne*, devenait de plus en plus fréquente avec les années, jusqu'à laisser entrevoir la fin de mes années avec Martin. Les premiers matins frais, qui annonçaient la venue prochaine de l'automne, parvenaient à eux seuls à ébranler mes aptitudes au travail, écorchaient mon assiduité et ma loyauté envers Martin. J'aurais alors voulu être un contrôleur routier et être témoin d'un empressement qui ne me concerne pas, ou fuir septembre pour m'enfoncer tête première dans la forêt.

Martin voyait lui aussi ce changement se manifester en moi de l'intérieur et m'avait fait une proposition à sa portée : me vendre à bon prix une partie de la compagnie pour que je ne sois plus qu'un employé. Or, les études me faisaient depuis un an entrevoir une vie possible qui aurait pour centre un autre lieu que le village qui m'a vu naître, une topographie différente des secteurs résidentiels dont j'ai sillonné les rues toute mon adolescence en laissant derrière moi une odeur mélangée d'essence et de cèdre frais coupé.

Du haut de mon escabeau, en train d'étêter les arbustes à hauteur désirée, le paysage se marquait d'une étrangeté nouvelle. Il n'était soudainement plus possible de rester collé aux contingences qui, jusque-là, gouvernaient mon quotidien, et dans l'air flottait désormais cette pensée : *tu peux faire tes propres choix*.

À retracer le passage des animaux je constate que je n'appartiens pas à la nature. Parfois, le vent s'abîme à la cime des arbres et révèle dans une sorte de respiration lente et passagère toute l'épaisseur et l'étendue de la forêt. Étonnant tout de même que ce soit par les mouvements de l'air que sa réalité me parvienne.

Qu'est-ce qu'une forêt, donc, sinon une déclinaison d'arbres assez dense ou profonde où il n'y a pas d'horizon, sinon un mur fait de fûts et de courants d'air sans percées de ciel? Se pourrait-il que la forêt ne soit qu'un ensemble de conditions rassemblées pour le regard?

Depuis un bon moment, un écureuil s'affaire dans la tranquillité des lieux et il me convainc de ma solitude.

Les pores bouchées, assourdi par mes pas et mes vêtements qui frottent, je la revendique, la forêt, comme faisant partie de moi, mais je me promène en aveugle sur son territoire. Mon passage génère à chaque avancée une configuration nouvelle d'arbres, de dénivellations, de coulées, d'où s'échappent, agiles, les cervidés invisibles. Je pense retrouver ici un sanctuaire de silence, une patience ancienne, je m'imagine rompu à l'éternité du lieu, mais mon odeur à elle seule réussit à en troubler la composition, à tout déranger.

Je connais comme tout le monde cette question : quel est le bruit d'un arbre qui tombe si personne n'est là pour l'entendre? Mais elle en cache peut-être une autre. Et si la forêt cessait d'en être une dès qu'on y mettait les pieds?

Vers la fin de l'été de mes dix-neuf ans, j'appellerais Martin, et lui expliquerais que je ne peux pas continuer à travailler avec lui, que je devais prendre un moment pour réfléchir à la suite. Je demanderais à ma mère les clés du chalet familial, avec l'espoir de trouver dans les livres une réponse à mes interrogations existentielles. J'irais me pendre pendant trois jours au bout d'une écriture qui ne viendrait pas, mais ce séjour me ferait découvrir ce que le refus peut générer de libération.

En me voyant avaler d'un coup la route du chalet, mon frère s'était inquiété de ce droit au recueillement que j'ai si promptement revendiqué. Sans doute avait-il imaginé l'inéluctable se poindre, mon éloignement, mon ouverture naissante sur le dehors, lui qui reconnaît une valeur si précieuse à l'origine, à l'inchangé. Mon beau-père avait partagé cette inquiétude aussi. Ma mère, elle, parle de cet épisode en brandissant la confiance absolue qu'elle avait en mes capacités de puisatier, même si elle voyait elle aussi que j'étais à la croisée des chemins.

Je devais partir. Il n'a, bien sûr, jamais été question de quitter la vie elle-même. Mais en écrivant ces quelques lignes sur cette retraite au chalet au terme de laquelle ma décision de ne plus travailler pour Martin serait prise, j'ai ressenti le devoir d'évoquer les retombées affectives qu'elle a eue sur les gens près de moi. Quitter la vie, non, mais bien cette vie-là, en acceptant le risque d'y laisser certaines choses derrière.

dans la maison d'enfance
le matin des derniers mois durant
le boisé est devenu lieu quotidien

j'arrive dans le jour par ses sentiers
un chien m'accompagne
même sans laisse il ne quitte jamais ses traces
mesure mal sa sauvagerie
aux muscles piégés d'un renard

chacun de ces arbres
à sa façon unique
de se tenir à l'écart
me rassure

je saisis cet instant à l'orée
avant d'arpenter l'énigme
d'un autre lieu

le village s'offre alors au champ
et au soleil lointain de janvier
la maison la rue l'école
tous les âges rassemblés
comme au creux de moi-même

LA RECONQUÊTE DU *DUST BOWL* : RÉÉCRITURE D'UNE SYMBIOSE
DÉROBÉE

Introduction

Cet essai est pour moi une occasion de réconcilier dans un même élan des aspects de ma vie que je ne nourrissais jusque-là que par des efforts disjoints et au prix d'un écartèlement inhibant : un intérêt pour l'exploration du territoire, pour le vivant, une quête spirituelle qui s'insère dans un patrimoine pratique, et l'activité littéraire comme source de compagnonnage et de décroisement. Il partage avec le recueil qui le précède la volonté de prolonger une mémoire du territoire, en partant cette fois-ci d'un événement particulier de l'histoire des États-Unis : le *Dust Bowl*, une catastrophe écologique caractérisée par des années de sécheresse et de tempêtes de poussière qui ont enseveli des millions d'hectares de cultures et qui ont, en causant sa désertification partielle, détruit l'habitat central du pays. « La poussière dit la destruction¹ », indique Georges Didi-Huberman. La poussière du *Dust Bowl*, érigée et propulsée par des vents infatigables (qui ont soufflé des centaines de fois entre 1931 et 1937 dans plusieurs états du Midwest) est le signe récurrent d'une déstructuration du sol qui rend les lieux inhabitables.

Au départ, l'intention que je nourrissais pour cet essai se traduisait par une volonté de prolonger l'écriture du recueil d'une même recherche identitaire, en cherchant cette fois-ci à comprendre comment les caractéristiques d'un milieu naturel peuvent contribuer à forger l'individu, et plus particulièrement comment elles déterminent mon rapport à la création. J'ai d'abord voulu établir un cadre réflexif qui articulerait les

¹ Georges Didi-Huberman, *Génie du non-lieu : air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Minuit, 2001, p. 53. La poussière à laquelle il fait référence est celle produite par Claudio Parmiggiani dans ses *Delocazioni*, œuvres qui explorent la technique de la combustion comme source de cendre, de poussière et de suie, et comme principe figuratif. Mais à l'époque de la publication de *Génie du non-lieu* (février 2001), le monde était sur le point de tourner. À peine quelques mois plus tard, passeront en boucles, à la télé, les images de la déambulation spectrale de travailleurs, de citoyennes américaines recouvertes de poussière de béton et de cendre, à la suite de l'effondrement des deux tours du World Trade Center. Par une étrange prémonition, ou la conscience d'un désastre à venir, Didi-Huberman propage cette poussière hors du champ pictural pour lui donner une teneur philosophique et politique : « La poussière serait-elle l'emblème parfait pour nos temps de destructions majeures »? *Ibid.*, p. 54.

différences fondamentales entre la symbiose végétale et le principe de monoculture. Durant mes recherches, je suis tombé sur cet évènement dont l'imagerie puissante était restée jusque-là dans mon angle mort. En dépit de la portée hautement métaphorique de ce phénomène naturel, je ne lui accordais alors que l'intérêt d'en faire un exemple manifeste de dérive. Par une attraction analogue au boisé de mon enfance et avec ce même geste qui m'a fait remonter mes propres racines, je me suis compulsivement employé à chercher à comprendre ce qui s'était passé dans ces plaines. Petit à petit, les éléments de ma réflexion se sont mis à graviter exclusivement autour du *Dust Bowl*, à se répandre dans mes notes jusqu'à occuper tout l'espace.

Le paysage est modelé non seulement par des volontés extérieures, mais par une histoire, une antériorité. Il porte la trace de ce qui l'a transformé. Les champs de mon village natal offraient en plein cœur de l'été une image qui correspond au mythe du grand espace : une étendue vigoureuse de monoculture céréalière, en l'occurrence de maïs. Les évènements entourant le *Dust Bowl* sont à la fois une destruction du territoire et celle d'un mythe. Je souhaite donc interroger les façons dont le littéraire, dans sa double posture d'engagement et de retrait, vient émouvoir (il faut ici lire ce terme autant pour son sens de *mettre en mouvement* que celui de *toucher*, d'*éveiller*) mon rapport au territoire. J'ai choisi de faire dialoguer des auteurs qui ont été contemporains, à un moment ou l'autre, de cette période historique. Je m'intéresserai dans un premier temps aux causalités : Henry David Thoreau (*Walden*, 1854) et l'expansionnisme encouragé par le concept de destinée manifeste, Walt Whitman (*Feuilles d'herbe*, 1855²) et l'idéalisme national d'après-guerre, ainsi que Caroline Henderson (*Letters From the Dust Bowl*) et la période de croissance économique. Quant aux effets — la coïncidence entre le Krach boursier et les périodes de sécheresse, les tempêtes qui ont ravagé les cultures, la désillusion qui s'en est suivie, et la migration

² Il s'agit ici de la parution originale de ses poèmes, mais on sait que Whitman n'a pas cessé de les augmenter et de les retravailler jusqu'à sa mort, en 1892.

inélucltable des agriculteurs vers la Californie — je les placerai sous le regard de deux figures contrastées : John Steinbeck (*Les raisins de la colère*, 1939) et Sanora Babb (*Whose Names Are Unknown* et *On the dirty Plate Trail*). Ce corpus déploie non seulement un mouvement temporel, soit à partir de la moitié du 19^e siècle jusqu'à la lisière des années quarante, mais aussi un déplacement spatial (d'est en ouest) qui articule diverses spécificités: le puritanisme de la Nouvelle-Angleterre, la ferveur démocrate new-yorkaise, l'autonomisme fermier des états centraux, et l'engagement social californien. Ce qui lie les auteur.es choisi.es, c'est un certain rapport à l'agriculture, au travail, et une importance accordée à la présence sur le terrain, qui rejoint une expérience personnelle vécue, pour ma part, plusieurs décennies plus tard.

Les divers aspects de cet essai trouvent leur actualité grâce à une modalité propre au travail de la mémoire : ce qui est enfoui risque toujours de revenir à la surface, et parfois même de nous hanter. Le *Dust Bowl* n'est pas que le résultat de conditions météorologiques défavorables : il est un contrecoup, une réaction naturelle et violente à un ensemble de discours qui a permis la transformation rapide et radicale d'un milieu. L'expérience du littéraire convie ici à l'ouverture d'un espace de vigilance et de resurgissement qui accompagne la dimension documentaire du *Dust Bowl* (et en relève les coïncidences historiques) avec une certaine affinité pour la démarche matérialiste³. Ainsi, les œuvres mentionnées partagent une réactualisation⁴ qui est le résultat de

³ « La démarche d'explication matérialiste ne consiste pas à réduire la vie humaine à des intérêts matériels, ni à expliquer le supérieur par l'inférieur [...] Elle ne relève pas d'un mouvement simple, où un terme réifié en déterminerait unilatéralement un autre, mais de rapports interdépendants au sein d'un processus dynamique. [...] Ainsi la démarche matérialiste vise à comprendre ce qui détermine les conditions vécues, afin de fonder la lucidité agissante. Penser en matérialiste, c'est se soucier de ce qui conditionne concrètement les êtres, afin que leur conscience ainsi éclairée s'affranchisse des préjugés induits par l'expérience immédiate ». Henri Pena-Ruiz, *Karl Marx penseur de l'écologie*, Paris, Seuil, 2018, p. 27.

⁴ Quelques précisions sur les dates. Les lettres de Caroline Henderson ont été publiées entre 1908 et 1966 (dans *The Atlantic* à partir de 1931), mais n'ont été rassemblés dans une publication qu'en 2003, par Alvin O. Turner. Les ouvrages de Sanora Babb ont été rédigés dans les années 30, mais n'ont été publiés qu'en 2004 et en 2007. De même, le journal de Steinbeck a été écrit en parallèle de son roman (de juin à octobre 1938) mais n'est paru en anglais qu'en 1989 et en français en 2019.

publications récentes : les lettres de Caroline Henderson, qui offrent le point de vue de ceux qui ont été touchés directement par les tempêtes de poussière; le roman inédit de Sanora Babb, écrit au même moment que les *Raisins de la colère*; finalement, le journal de Steinbeck lors de la rédaction de son roman, qui témoigne de ses difficultés rencontrées dans l'écriture et de ses terrassements intérieurs. Ces textes, dont plusieurs sont des voix de femmes jaillies du silence, offrent des perspectives inédites sur le récit littéraire entourant ces événements. Les récits personnels, familiaux, communautaires, contribuent à forger le soi, et en écrivant mon recueil, j'ai voulu réinvestir une expérience marquée par le deuil d'une dimension affective inexplorée. Par un geste inversé de délocalisation et en cherchant à révéler ce que le mythe d'une Amérique à faire *porte en son négatif*, j'ai voulu déterrer une partie de ce que la mémoire recouvre. En réfléchissant à la destruction de la nature, j'ai voulu signifier mon amour pour elle. Enfin, j'ai voulu faire vibrer dans ces pages une partie de ce qui est perdu et qui autrement peut être difficilement sauvé.

Origine du milieu⁵

Jusqu'à ce que le gouvernement américain s'octroie une grande partie de ce territoire, les prairies du centre des États-Unis, tout comme les provinces centrales du Canada qui en constituent le prolongement, étaient couvertes de graminées, de légumineuses, de luzerne et autres plantes herbacées qui ont attiré une faune typique de ces milieux, dont d'innombrables troupeaux de bisons. Les populations amérindiennes nomades et semi-sédentaires étaient présentes partout sur ce territoire, nommé à l'époque *Indian Country*, de même que quelques communautés mexicaines et des trappeurs-commerçants français et britanniques.

Avant le début de la colonisation européenne en Amérique, l'agriculture n'était pratiquée que de façon ponctuelle et isolée sur ce territoire, qu'à un court moment de l'année, et en utilisant la méthode du brûlis, qui consiste à incendier volontairement un secteur pour mettre le sol à nu et y implanter de nouvelles semences de céréales ou de légumes. Cette méthode ancestrale est considérée comme une pratique intermédiaire dans l'histoire de l'agriculture.

⁵ Dans une démarche qui vise à reproduire ou à recomposer ces *coïncidences historiques* précédemment évoquées, d'en souligner la teneur allégorique, certains passages sont volontairement dénués de références factuelles.

L'agriculture et la religion

À l'époque de l'écriture de la Bible, la domestication du blé avait été accomplie depuis déjà des milliers d'années. Interprétée dans une perspective chrétienne, l'agriculture est, jusque dans son nom, inhérente à la question de la culture : c'est une pratique qui distingue l'homme — seul dépositaire des moyens techniques pour l'accomplir — du règne animal, nourrissant un dualisme qui le rapproche de Dieu, ou plutôt, qui le place devant l'initiative de Dieu. Depuis sa chute originelle du paradis terrestre, l'homme semble effectivement avoir été chargé par Dieu d'une mission agraire, tel qu'on peut le lire dans la traduction œcuménique de la Genèse: « Le jour où le Seigneur fit la terre et le ciel, il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car le Seigneur Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol » (Gn 2 : 4-5). La suite est connue. Adam, né de la poussière et du souffle vital⁶ de Dieu, croquera dans le fruit défendu et sera privé d'éternité.

⁶ *Adamah*, en hébreu, signifie « poussière du sol », et *Neshama*, qui dans la traduction œcuménique est remplacé par « souffle vital » désigne l'âme, l'esprit. En ce sens, l'homme, Adam, est né du sol modelé par Dieu et parce qu'il a une âme, il est supérieur au règne animal, mais cette supériorité se double de la charge de reproduire l'œuvre de Dieu.

La technique de la jachère

Quand les Européens viennent coloniser l'Amérique, la technique préconisée pour la culture des champs est celle de la jachère. Elle consiste en une série de labourages intensifs et vise un nettoyage du sol par une exposition à sa surface des semences indésirables. Une fois germées, ces semences sont enfouies et détruites par un nouveau labourage, jusqu'à ce que le sol soit épuré de toutes herbes dites *mauvaises*, et ainsi pouvoir laisser la place à des plantes céréalières. C'est une tâche fastidieuse, éreintante, d'autant plus qu'elle n'est que préliminaire. Ironiquement, cette étape était surnommée *le repos* de la terre, parce qu'il fallait laisser la zone labourée de côté quelques temps avant de labourer à nouveau. Mais nul sacrifice ne doit être ménagé pour *décorrompre* la terre qui, par la faute de l'homme, contient la malédiction divine. Cette idée d'une punition par Dieu de la surface terrestre a longtemps forgé l'imaginaire en ce qui a trait à la culture des champs. Il est écrit dans la Bible que Dieu dit à Adam : « le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie, il fera germer pour toi l'épine et le chardon et tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras » (Gn 3 : 17). C'est ainsi que *labours* et *labeur* partagent une même étymologie (du latin *labor*): le travail de la terre prend racine dans l'effort et la peine.

La colonisation et la destinée manifeste

L'expansion vers l'ouest des populations américaines ne s'est mise en place de façon coordonnée que durant la fin de la première moitié du 19^e siècle. Au milieu des années 1840, divers gains territoriaux⁷ stratégiques et l'élection d'un gouvernement pro-expansion, le gouvernement démocrate de James K. Polk, vont venir investir les efforts de colonisation d'un souffle neuf. John O'Sullivan, un intellectuel qui évolue dans la sphère démocrate (il est élu à l'assemblée de l'État de New York en 1841), prononcera pour la première fois l'énigmatique expression *Manifest Destiny*⁸ (la destinée manifeste) pour justifier la migration vers l'ouest et l'occupation systématique de ses territoires. Il défendra d'abord anonymement, dans un éditorial largement diffusé, le « droit de notre destinée manifeste de nous étendre sur tout le continent que la Providence nous a donné, et d'en prendre possession pour développer la grande expérience de la liberté et du gouvernement fédéral qu'elle nous a confiée⁹ ». Son idéal d'« un sol gouverné par la loi naturelle et morale d'égalité devant Dieu¹⁰ », dont certaines critiques n'ont pas manqué de souligner l'hypocrisie¹¹, n'est pas sans rappeler

⁷ « Le déplacement forcé des Indiens à l'ouest du Mississippi qui laissent la place aux colons et le règlement de la majorité des différends avec la Grande-Bretagne par le traité Webster-Ashburton et, en particulier, la stabilisation de la frontière nord du pays ». Aïssatou Sy-Wonyu, *Les États-Unis et le monde au dix-neuvième siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004, p. 152.

⁸ Voir John O'Sullivan, « Annexation », *The United States Magazine and Democratic Review*, vol. 17, 1845, p. 5-10; on trouve en ligne des extraits de ce texte à cette adresse : [<https://www.americanyawp.com/reader/manifest-destiny/john-osullivan-declares-americas-manifest-destiny-1845/>] (Consulté le 11 octobre 2022).

Le mot « destinée » revêt un caractère mystique et renvoie à la question de la croyance. De même, on ne saurait exclure du mot « manifeste » son sens chrétien initial, qui renvoie au signe dans le monde de l'intervention providentielle. N'en demeure pas moins que le mot « manifeste » évoque aussi plus largement l'apparence objective d'une chose, son extériorité, sa visibilité. L'expression *Manifest Destiny* vient donc placer la colonisation vers l'ouest sous l'angle d'une mission qui, parce qu'elle porte la sanction divine, doit aller de soi.

⁹ Aïssatou Sy-Wonyu, *op. cit.*, p. 153.

¹⁰ *Idem.*

¹¹ Son discours, qui sollicite les valeurs morales, religieuses, politiques (et patriotiques) de la population, ne tente-t-il pas de légitimer des manœuvres de dépossession territoriale en leur conférant une autorité suprême?

l'idée de prédestination chère au calvinisme, cette « théologie publique¹² » qui doit être accompagnée de mesures politiques, économiques et commerciales pour s'accomplir.

L'idéologie derrière le discours promulguant la destinée manifeste s'incarne d'une façon presque caricaturale dans la peinture¹³ de John Gast intitulée *American Progress* (1872). On y voit une horde de colons migrer vers l'ouest, apportant la lumière céleste et accompagnée d'une figure angélique, *Columbia*, qui sème une ligne télégraphique sur son passage. Tout y est : le labourage progressif des terres venant remplacer l'herbe indigène, les trois chemins de fer qui viennent symboliser une occupation totale, trinitaire du territoire et l'accomplissement de la volonté de l'État. Les bisons sont chassés, supplantés par l'élevage de bétail. D'ailleurs, à la différence des colons, dont on discerne la mesure et le contrôle sur leur environnement, les Amérindiens, eux, sont placés sur le même plan que les animaux sauvages, plongés dans la noirceur, n'occupant plus que le quart de l'image, repoussés et comme sur le point de basculer hors de l'Histoire. Cette quête de l'ouest, représentée ici sous les traits forts d'un idéalisme, marque l'esprit d'autant plus que, superposée à une ligne temporelle, elle semble vouloir s'effectuer à contre-courant du temps: les populations migrantes, revenues de l'Ancien monde ou jaillissant du présent, remontent leurs origines ancestrales. Assujettir les diverses autochtonies (humaine, animale, végétale) d'un lieu, faire table rase, c'était la condition préalable pour que s'accomplisse à la fois le mythe des grands espaces et du renouveau, et la recherche plus rationnelle de prospérité matérielle. Le titre de la peinture, *American Progress*, fait d'ailleurs vibrer simultanément le double-sens du mot *progress*, renvoyant à la fois à l'avancée spatiale,

¹² John S. Moir (2013). Calvinisme. Dans *l'Encyclopédie Canadienne*. <<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/calvinisme>>, consulté le 12 octobre 2022.

¹³ John Gast, *American Progress*, en ligne, <<https://www.loc.gov/resource/ppmsca.09855/>>, consulté le 10 janvier 2022.

méthodique, de la population et à l'idée d'améliorer son sort individuel et d'évoluer sur le plan social.



John Gast, *American Progress* (1872)

Walden ou la conquête spirituelle de Thoreau

En 1845, la même année que paraît l'éditorial sur la *Destinée manifeste*, exactement le jour de l'anniversaire de l'Indépendance, Henry David Thoreau s'installe, en marge d'un petit village du Massachussetts d'un peu plus de deux mille habitants, dans la petite cabane qu'il vient de construire au bord du lac Walden. Il souhaite ainsi se consacrer à l'observation de la forêt et du lac qui l'entourent ainsi qu'à l'écriture, mais aussi se faire oublier momentanément des habitants de son village natal. Quelques mois plus tôt, il a accidentellement mis le feu à un boisé avoisinant lors d'une sortie. Cet élan érémitique n'en sera pas complètement un, puisqu'il fera des allers-retours fréquents de sa cabane à Concord pour voir des amis et des membres de sa famille. Il recevra inversement à plusieurs reprises la visite de ses proches et de curieux. Qui plus est, en ardent abolitionniste dans un pays toujours empêtré dans les questions de l'esclavage, c'est aussi pour se reposer du climat social qu'il amorce cette aventure introspective. Pourtant, ses études des moindres phénomènes naturels l'amèneront à analyser les comportements de ses voisins fermiers ou autres personnages de passage, et à formuler bon nombre de réflexions sur le monde dans lequel il vit. C'est d'ailleurs peu de temps après la période de la cabane de Walden qu'il écrira son essai sur *La désobéissance civile*.

L'adoption par Thoreau de certaines valeurs puritaines repose moins sur une foi religieuse irréductible que sur des principes économique et intellectuel qui rejettent toutes formes d'ostentation au profit de l'essentiel – essentiel d'ailleurs que l'expérience de Walden l'amènera à ramener au moindre. Plutôt que de sacrifier ses journées à un travail qui servirait à payer pour des dépendances matérielles futiles, il privilégie une existence dont la radicale simplicité lui permet de se consacrer à l'écriture et à ses promenades. Car la déambulation en forêt n'a pas pour Thoreau la fonction d'un retrait total, elle n'est pas un prétexte pour s'éloigner de la vie civilisée;

c'est plutôt un exercice physique et spirituel par lequel il retrouve le « fortifiant de la nature sauvage¹⁴ ». Un élan créateur, ou régénérateur, qui lui permet de retourner dans la société en éprouvant à chaque fois un peu plus la signification d'être en vie. Pas d'opposition ici entre le spirituel et le profane, entre lieu sauvage et lieu cultivé, la nature n'est pas un lieu idéal, mais nécessaire : « La vie de notre village stagnerait en l'absence des forêts et des prairies inexplorées qui l'entourent¹⁵ ». Il termine son séjour à Walden tourné vers ce qui l'attend : « Je quittai les bois pour une aussi bonne raison que celle qui m'y avait attiré. Peut-être me sembla-t-il que j'avais plusieurs autres vies à vivre, et que je n'avais plus de temps à consacrer à celle-ci¹⁶ ».

Thoreau est bien conscient de la portée grandissante dans l'opinion publique de cette croyance que le peuple américain est prédestiné à la colonisation de l'ouest. Il ne sera pas dupe des intérêts pécuniaires qui peuvent motiver bon nombre de gens à aller occuper ces territoires, et des intentions (à peine voilées) de l'État de faire de cette croissance démographique soudaine une opportunité de prospérité économique à peu de coûts. Toutefois, il ne condamne pas explicitement la progression vers l'ouest du peuple américain et des nouveaux arrivants, et il tentera tant bien que mal de maintenir sur cette question une opinion ambiguë. Car même s'il déplore comme conséquence de la colonisation « la nécessité d'exterminer par une avidité matérialiste la vie et le mode de vie des Premières Nations américaines », il en vient finalement à considérer « leur sort à la fois comme le résultat inévitable d'un changement culturel et la destinée de l'Amérique en tant que successeuse légitime dans l'histoire de la civilisation mondiale¹⁷ ».

¹⁴ Henry D. Thoreau, *Walden*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Le mot et le reste, 2017, p. 348.

¹⁵ *Ibid.*, p. 347.

¹⁶ *Ibid.*, p. 354.

¹⁷ John Christie, cité dans Richard J. Schneider, *Thoreau and Manifest Destiny*, 2016, en ligne, <<https://commons.digitalthoreau.org/tsag2016/friday-july-8/thoreau-and-manifest-destiny/>>, consulté le 18 mai 2021. [Ma traduction]

Dans la conclusion de *Walden*, dont l'écriture s'est effectuée de façon rétrospective¹⁸, Thoreau opposera plus précisément à l'idée du *Manifest Destiny* la priorité pour chacun de conquérir les territoires vierges de son être, et insistera sur la nécessité d'une exploration spirituelle: « Partez dès maintenant sur cette lointaine route de l'ouest¹⁹ », « soyez un Christophe-Colomb pour des continents et des mondes entièrement nouveaux situés à l'intérieur de vous-mêmes, ouvrez de nouvelles voies navigables, non pas pour le commerce, mais pour la pensée²⁰ ». Et sur la base de cette idée que « chacun doit se maintenir dans la situation, quelle qu'elle soit, où il se trouve en obéissant aux lois de son être²¹ », *La désobéissance civile* se posera comme une résistance raisonnable aux lois extérieures qui vont à l'encontre de nos lois individuelles, la voie à privilégier pour dénoncer ces lois.

Thoreau demeure donc vigilant face aux discours qui génèrent le mythe de la conquête de l'ouest, sans pour autant éviter de succomber à celui de la Terre vierge, de la Nature²² profonde, auxquelles, selon lui, seul l'Amérindien a réellement accès. Il est d'autant plus intéressant que cette pensée l'ait traversé au moment où il visite Emerson, alors que ce dernier publiait anonymement, cinq ans plus tôt, son texte *Nature* (1836), dans lequel il jette les bases philosophiques du transcendantalisme. Pour Emerson, la nature, dans sa perfection, est le canal par lequel le divin s'exprime, et chacun, en étant tous sens ouverts sur le dehors, peut arriver à se mettre sur ce diapason. Pour lui, le

¹⁸ Le retrait et la confiance propres à la forme du journal teintent cet extrait du 22 janvier 1852, où Thoreau médite – cette fois avec beaucoup moins de certitude que dans la version finale de *Walden* – sur sa décision, plus de quatre ans plus tôt, de quitter sa cabane : « Mais pourquoi ai-je changé? Pourquoi ai-je quitté les bois? Je ne crois pas être en mesure de le dire [...] Je dois avouer que j'ignore pourquoi j'ai quitté le lac. Je suis parti pour des raisons aussi mystérieuses que celles qui m'y avaient attiré. » Henry David Thoreau, *Journal*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Le mot et le reste, 2014, p. 130-131.

¹⁹ Henry David Thoreau, *Walden*, *op. cit.*, p. 353.

²⁰ *Ibid.*, p. 352.

²¹ *Ibid.*, p. 354.

²² Lui viendra l'idée, lors d'une visite chez son ami Ralph Waldo Emerson, que « le charme de l'Indien [sic] tient à ce qu'il vit libre et sans contrainte dans la Nature, il est son habitant et non son hôte, il l'arbore avec aisance et grâce ». Henry David Thoreau, *Journal*, *op. cit.*, p. 30.

contact avec la nature est l'occasion de retrouver une innocence première, expérience mystique dont une existence triviale prive le sujet. Toute sa vie, Thoreau subira l'attraction de cette primitivité promise, et sa formation d'arpenteur-géomètre lui fournira autant l'occasion de sillonner les terres de sa région que de se lancer dans des expéditions en terrains éloignés (*Les forêts du Maine, Une semaine sur les fleuves Concord et Merrimac, De la marche, Une balade d'hiver*). Durant son exploration du Mont Ktaadn (Katahdin), il se retrouve devant un paysage montagneux, et le récit qu'il en fait déploie une vision énigmatique et contrastée de la nature:

Quand j'ai atteint le sommet de la crête [...] je me suis retrouvé au beau milieu des rangs hostiles des nuages, qui m'obscurcissaient tout. [...] On avait parfois l'impression que le sommet serait dégagé dans quelques instants et resplendirait au soleil, mais ce que l'on gagnait d'un côté se perdait dans l'autre [...] C'était immense, titanesque et de ceux qu'aucun homme n'habite jamais. Une partie de celui qui le contemple — et même une partie vitale — semble s'échapper entre ses côtes flottantes à mesure qu'il monte. Il est plus seul qu'on ne peut l'imaginer. Ses pensées ont moins d'envergure et son intelligence est moins affûtée que dans les plaines où habitent les hommes. Sa raison est sombre et dispersée, plus ténue et plus imperceptible, comme l'air. La Nature immense, titanesque et inhumaine l'a pris au dépourvu, piégé quand il était seul et lui a barboté un peu de ses facultés divines. Elle ne lui sourit pas comme dans les plaines. Elle semble demander sévèrement : Pourquoi es-tu venu ici avant ton heure?²³

Il est bel et bien question d'un paysage montagneux, ici, et la présence du mot « plaines » peut donner à penser que Thoreau fait une opposition d'échelle en soulignant la différence de verticalité entre le sommet d'une montagne et l'étendue d'une plaine. C'est en partie vrai, mais ce qui point dans ce passage, c'est surtout la sensation d'étrangeté éprouvée dans un lieu qui lui donne l'impression de n'avoir jamais été visité, qui le fait se sentir comme un imposteur. À la différence du transcendantalisme d'Emerson, avec lequel Thoreau partage certes des affinités, cette étrangeté devant l'immensité de la nature est moins le résultat d'une fusion souhaitée avec le divin que le constat d'une certaine irréconciliabilité : « en même temps que

²³ Henry David Thoreau, *Les forêts du Maine*, trad. Thierry Gillyboeuf, Paris, Payot, 2012, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/henry-david-thoreau-14-le-premier-philosophe-americain>>, consulté le 20 mai 2021.

nous aspirons à explorer et à connaître toutes choses, nous exigeons de toutes choses qu'elles demeurent mystérieuses et inexplorables, que la terre et la mer soient infiniment sauvages, inconnues et non sondées par nous, parce qu'insondables. »²⁴ Ici, Thoreau voit les limites de l'expérience humaine à pouvoir se reconnaître dans le miroitement de la Nature, comme si elle devait en partie demeurer à l'état de sanctuaire, état à travers lequel l'« Homme » peut mesurer son incompatibilité.

Durant son séjour à Walden, il entreprend à un certain moment de faire le ménage de sa cabane. Il sort tout son mobilier à l'extérieur, l'installe temporairement dans une disposition qui lui permet tout de même d'en faire usage le temps de laisser son plancher sécher. Tous ses objets lui apparaissent alors sous les qualités d'une lumière que l'intérieur ne pouvait lui offrir, il s'amuse à les voir trembler contre le vent que les murs de sa maison, normalement, protègent. Cette anecdote, de prime abord anodine, fait plus que rendre le personnage de Thoreau attachant; elle schématise la fonction primordiale qu'il attribue à la nature, fonction que Robert Harrison, dans son essai intitulé *Forêts. Promenade dans notre imaginaire*, résume ainsi :

Tout ce qu'il faut connaître sur ce qui est réel et ce qui ne l'est pas réside dans l'extériorité de nos vies intérieures. La nature est le lieu de cette extériorité car nous ne restons extérieurs qu'à elle. C'est dans la seule relation à ce que nous ne sommes pas que notre être peut devenir le fondement de notre résidence. La nature est ce lieu où nous allons nous perdre pour retrouver ce qui en nous est irrévocable.²⁵

Tout au long de *Walden*, Thoreau remonte le fil de ses propres désaccords face aux projets défendus par sa société, et, en trouvant dans la Nature une inadéquation fondamentale, il peut renouer avec l'ethos fantasmé d'une Amérique qui ne se réalisera jamais sur des bases tout à fait nouvelles.

²⁴ Henry David Thoreau, *Walden*, *op. cit.*, p. 348.

²⁵ Robert Harrison, *Forêts. Promenade dans notre imaginaire*, trad. Florence Naugrette, Paris, Flammarion, Champs essais, 2018, p. 388.

Repiquage

Parmi les constatations que l'écriture de ce mémoire m'amène à formuler, il y a celle que ma pensée semble vouloir prendre corps en semant des dualités. À la sainte trinité, je préfère, semble-t-il, recourir aux deux coups de la pierre, aux moyens de la combinaison. Je ne crois pas que cet élan soit strictement motivé par une volonté d'opposition, bien que je sois, comme tout le monde, traversé par plusieurs. Il y a dans cette prédisposition syntaxique une volonté de coexistence, de faire apparaître le multiple. Sans doute me permet-elle d'assumer mes hésitations tout en cherchant une précision supplémentaire. Je me méfie des récits qu'on se fait, des histoires qu'on se raconte, individuellement et collectivement. Je souhaite renverser le sort au sein même de la phrase.

Le rapport que j'entretiens avec la nature fait partie de ces ambivalences. Je suis récemment devenu propriétaire d'un écriin de nature perché. Adossée à une zone protégée, une petite forêt borde un plateau où se trouvent une maison pour vivre, un atelier pour fabriquer, et l'espace suffisant pour ériger un jardin. Le sentier, qui entaille la montagne de son invitation, est un point de fuite permanent. Quand je me trouve dans ce lieu, je ne peux pas passer plusieurs heures sans quitter ce que j'ai entrepris durant la journée et emprunter ce sentier, scruter la cime des arbres, observer le paysage se changer de jour de jour et les animaux strier l'étendue du sol de leur passage frais. Parfois, je reviens les mains pleines : du raifort, de l'ail des bois, des chanterelles, des fraises sauvages. Même quand la cueillette est infructueuse, ma tête, à tout coup, se nourrit : de la rencontre d'un oiseau, des caractéristiques de son vol, d'un souvenir qui m'est revenu subitement, des mots justes pour une phrase qui achoppait jusque-là.

Je m'arrose les ressources de la forêt, j'interviens dans sa temporalité et dans son humus pour mon bénéfice. Je la laisse entrer dans mes textes et dans ma maison, mais

je la repousse quand elle se propage à la lisière du jardin ou qu'elle obstrue ma vue. Sa splendeur me laisse tantôt dans une piété stupéfaite, tantôt elle me fait céder à une pulsion de saisissement. Cet été, j'ai fait abattre une grande pruche pour gagner quelques heures de soleil. Vers la fin de l'hiver, je repère les arbres dont la tête s'étiole ou qui portent des signes d'affaiblissement, et ceux que les vents d'automne ont renversé. Je décide de leur destin : bois de chauffage, culture de champignons, planches pour des projets divers. Au printemps dernier, j'ai coupé quelques cerisiers matures, dont le grain magnifique ornera une bibliothèque ou une armoire.

Les travaux associés à l'entretien d'une petite terre font de la forêt un espace qui affecte de façons contradictoires le temps de l'écriture : elle permet, d'une part, un recueillement où les vapeurs quotidiennes se concentrent et finissent par trouver un sens; d'autre part, elle demande un temps précieux, déjà réduit en pièces par le travail et les obligations. Son offrande est une mise à distance du monde qui me permet de surmonter le risque d'y rester collé, mais il faut que je l'écrive pour la faire exister dans une forme. Quelques années sans écriture ont failli m'en éloigner pour de bon. Quelques mois d'ébénisterie acharnée m'ont épuisé au point de ne plus savoir comment parler, de ne plus avoir la force de soutenir une conversation.

Il y en a pour qui l'écriture occupe une place cardinale, pour qui y revenir se fait naturellement. Les livres sont essentiels pour ouvrir des brèches et voir le monde par couches. Je sais maintenant que j'ai besoin de ces petites transformations successives qu'offre les heures accordées à l'écriture. Mais quelque chose me repousse tout à fait dans cette image de l'écrivain reclus assis sur une chaise. J'ai besoin de confectionner, dans une maison je préfère être à la cuisine ou au jardin qu'au bureau. Je cherche encore une répartition viable de ces deux types d'activité, je cherche les passages qui mènent de l'un à l'autre et de l'autre à l'un.

Si la nature constitue désormais un noyau qui rend mon existence possible, c'est un retour à la ville qui m'a permis d'écrire ce texte. L'effervescence de la ville stimule et excède, et en m'obligeant à tout côtoyer elle me fait sortir de moi-même.

(Il faut convenir ici que cette pensée est façonnée par le privilège. Pouvoir choisir librement de l'endroit où l'on vit ne peut, de nos jours, être tenu pour acquis. La solitude et le retrait constituent parfois un luxe hors de portée. Quoi qu'il en soit, matérielles ou non, les échappées sont nécessaires. Percée de lumière, tableaux, chant profond, horizon : il m'apparaît qu'écrire, c'est très souvent partir à la recherche d'un lieu.)

Terre promise, terre due

Muni du *Homestead Act* depuis 1862, le gouvernement de l'Union donne accès à des terres de 160 acres à quiconque souhaite contribuer à l'effort de colonisation des Grandes Plaines. Les États sont en pleine Guerre de Sécession; le 13^e amendement n'a pas encore été ratifié, mais la reprise par le nord des territoires du sud commence.²⁶ La prise de possession généralisée du territoire central s'organise et les labourages s'accélèrent. Le Kansas vient tout juste de rejoindre l'Union. Suivront: le Nevada (1864), le Nebraska (1867), le Colorado (1876). Le centre du pays se constitue en États. C'est l'heure de la Reconstruction²⁷. Au début du 20^e siècle, une série de nouveaux actes accroît la superficie à laquelle un colon a droit. Le nombre d'années durant lesquelles un agriculteur est tenu de cultiver et d'« améliorer » la terre passe de cinq à trois. L'affaire est presque trop belle. Des millions d'acres de plantes indigènes sont éradiqués par labourages successifs afin d'implanter du blé, une céréale de plus en plus en demande. Le bison, lui, est refoulé. Il cherche l'herbe immémoriale, fige devant les nouveaux troupeaux, dans lesquels il ne se reconnaît pas, et tombe mille fois sous le fusil du fermier.

²⁶ L'histoire aimerait bien raconter que la signature des 13^e, 14^e et 15^e amendements (générant sur le plan légal la fin de l'esclavage, la reconnaissance de la liberté individuelle des noirs, ainsi que leur droit de vote) a donné l'opportunité à chacun de mener sa propre entreprise, notamment agricole. Mais dans les faits, les petits agriculteurs ne faisaient pas le poids devant les riches propriétaires du sud : « les grands propriétaires, organisés en véritables trusts basés principalement à Boston et à New York, prennent possession de près de cinquante millions d'acres. Ils organisent des groupes de voleurs de bétail afin de harceler et ruiner les petits éleveurs ; près de trois millions de têtes de bétail sont volées aux Amérindiens dans les années 1860. » En plus d'être pillés, les autochtones sont dépossédés de leur territoire et tués par les *cowboys*. Les petits fermiers se font empoisonner leurs moutons, incendier leurs bâtiments. Entre 1874 et 1880, près de 4000 tonnes de fils barbelés sont installés pour priver certains élevages ciblés d'un accès à un point d'eau. La nuit, les éleveurs opprimés procèdent en catimini à de grands cisaillements. En 1884, le Texas rend ce geste passible d'emprisonnement.

« Agriculture aux États-Unis », dans *Wikipédia*, en ligne, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Agriculture_aux_États-Unis>, consulté le 13 novembre 2021.

²⁷ Nom donné à la période qui suit la Guerre de Sécession.

Thoreau, témoin des mouvements migratoires

Chaque année, des dizaines de milliers de personnes migrent vers les territoires de l'ouest. Des immigrants en quête d'autonomie, des familles appauvries par deux crises économiques récentes. Tous arrivent en agriculteurs inexpérimentés pour cultiver l'espoir d'une vie meilleure. Thoreau, quelques temps avant l'épisode de Walden, est à Staten Island, car il a accepté d'être le tuteur du fils de son ami William Emerson, le frère du philosophe. Il témoigne dans ses correspondances du mouvement migratoire auquel il assiste presque quotidiennement. Dans une lettre destinée à sa sœur, il écrit : « Je suis assez bien situé ici pour observer au moins un aspect du monde moderne — je veux dire le mouvement migratoire — le mouvement vers l'ouest²⁸ ». Habitué des balades en ferry qui sillonnent la côte new-yorkaise, il observe ce lieu de quarantaine où les immigrants arrivés d'Europe transitent avant de faire leurs premiers pas en terre d'Amérique. Quelques mois plus tard, dans une lettre écrite à sa mère, il récidive :

J'ai traversé la baie 20 ou 30 fois et j'ai vu un grand nombre d'immigrants monter dans la ville pour la première fois — des Norvégiens qui emportent avec eux leurs vieux outils agricoles à l'ouest et n'achèteront rien ici de peur d'être trompés — des agents anglais, connus par leurs visages pâles et leurs mains tachées, qui retrouveront leurs droits de naissance dans un peu de soleil et de vent bon marché...²⁹

²⁸ Henry D. Thoreau, *The Correspondence of Henry D. Thoreau. Volume 1 : 1834-1848*, Princeton, Princeton University Press, 2013, p. 210. [Ma traduction]

²⁹*Ibid.*, p. 238-239. J'ai relevé cette citation de Thoreau sur l'immigration il y a plusieurs mois de cela déjà, mais je n'avais pas pris le soin d'inscrire la référence exacte dans mes notes. Ne la retrouvant plus dans les parties annotées de mes livres, j'ai dû faire quelques recherches en ligne, en anglais et en français, sans succès. Ensuite, j'ai ajouté le nom de Thoreau pour ne pas me retrouver avec des articles récents sur les mouvements migratoires ou sur l'exposition plus importante de certaines communautés aux effets indésirables de la pandémie, tant cette question de l'immigration continue de nourrir des réflexions d'actualité, tant Staten Island et la région de New York demeurent des symboles de l'immigration en Amérique. Même avec le nom de Thoreau dans la barre de recherche, ce qu'on me propose d'abord, ce sont des articles qui abordent son œuvre à la lumière de nouvelles perspectives critiques (l'écocritique, pour ne nommer que celle-là), ou le constructivisme de la solitude à l'heure de la quarantaine et de la distanciation sociale. Je constate avec un étonnement ému de quelle formidable façon les mots de Thoreau rebondissent toujours dans notre époque.

Walt Whitman sur les prairies

Une autre figure importante que l'Amérique du 19^e siècle a mis au monde (d'abord discrètement) est Walt Whitman — ouvrier, journaliste, puis poète par accident — avec ses fameuses *Leaves of grass* (*Feuilles d'herbe*, à partir de 1855). Incarnant depuis quelques décennies l'expression poétique d'un devenir américain, ces feuilles sont

à la fois celles de son livre et celles de l'herbe, de cette herbe anonyme qui pousse en tous lieux et qui symbolise pour lui la présence universelle d'un élan vital irrésistible. Dans le monde poétique de Whitman, les moindres objets et les plus communs, du fait même qu'ils existent et sont inséparables de leur contexte cosmique, deviennent de merveilleux miracles.³⁰

Ses poèmes se répandent avec une liberté sur les pages; sauvages en cela que le nombre de vers et leur longueur ne répondent à aucune règle formelle stricte, ils accueillent la multitude dans une célébration charnelle du monde matériel en même temps qu'ils se nourrissent de répétitions, qui leur donnent une vigueur incantatoire. Œuvre évolutive, foisonnante, qui fonctionne par ajouts, retraits et changements échelonnés sur plus de 35 ans, elle fait d'une parution à l'autre l'expérience de sa propre altérité. De leur première à leur dernière édition, ces *Feuilles d'herbe* passent de 12 à 411 poèmes, prenant de l'ampleur comme un monde qui se déploie à partir du noyau, et prenant appui sur ce qui existe déjà.

Le rapport que Whitman entretiendra avec le concept de destinée manifeste, ou du moins avec l'idée plus générale de l'expansion vers l'ouest, prendra des formes diverses dans son œuvre, faisant d'abord l'objet d'une dissémination implicite avant de se formuler d'une manière plus catégorique. Dans la première édition de son œuvre, il n'évoque pas tellement la poussée migratoire elle-même. Préoccupé avant tout par la nécessité de jeter les bases de ce que serait une littérature américaine, il pense l'ouest

³⁰ Roger Asselin, « WHITMAN Walt (1819-1892) », *Encyclopædia Universalis*, en ligne, <<https://universalis-granby.proxy.collecto.ca/encyclopedie/walt-whitman/>>, consulté le 21 décembre 2021.

d'abord comme une région parmi d'autres, qui doit être incluse, pensée, de la même façon que doivent l'être le nord, le sud, l'est:

Élément de la grande nation, nation faite de multiples nations, la plus petite autant que la plus grande
 Du sud comme du nord, planteur nonchalant et accueillant,
 Yankee je trace mon chemin [...]
 Natif du Kentucky je cours la vallée de l'Elkhorn [...]
 Je parcours en bateau lacs, baies et côtes [...]
 Chez moi dans les collines du Vermont, les bois du Maine ou le ranch texan [...]
 Camarade des Californiens... Camarade des territoires libres du nord-ouest [...]
 Je résiste à tout mieux qu'à ma diversité
 Je respire l'air et en laisse plein pour les autres [...]³¹

Dans cette première conception, l'Amérique envisagée par Whitman est davantage un confluent de civilisations que le terreau d'un impérialisme où le peuple des États-Unis serait le successeur légitime et auto-proclamé de l'œuvre coloniale amorcée par l'Angleterre. Le sujet qui traverse les *Feuilles d'herbe* s'exprime ici comme le catalyseur de toutes les énergies humaines, dont la relation à la nature, aussi héritée du mouvement transcendentaliste, déploie une sorte de préfiguration du symbolisme.

Les éditions successives de *Leaves of Grass*, et plus particulièrement les textes écrits autour des années 1860, évoquent davantage la scission idéologique entre les états du nord (l'Union) et les états confédérés, et le risque d'une fragmentation permanente de l'Amérique, qui signifierait la faillite du projet démocratique³². L'urgence contextuelle révèle un point de vue subjectif plus affirmé, celui d'un New-yorkais dont les allégeances nordistes sont connues. Whitman a été enseignant, journaliste, charpentier, typographe, avant d'être reconnu en tant qu'écrivain. Ses tentatives journalistiques révéleront une passion pour la politique et un militantisme dans les rangs démocrates. Et d'un geste assumé il fera coïncider la parution de ses

³¹ Walt Whitman, *Feuilles d'herbe* (1855), trad. Éric Athenot, Paris, Corti, 2008, p. 81-83.

³² Voir à ce sujet Walt Whitman, *Perspectives démocratiques*, trad. Jean-Paul Auxeméry, Paris, Belin, 2011, 128 p.

éditions augmentées avec des événements politiques³³ importants ou des anniversaires symboliques, et ses poèmes seront le terreau de son idéal démocratique. Le poème *Départ à Paumanok*, écrit en 1860 et modifié à plusieurs reprises avant sa première parution, en porte l’empreinte :

Ayant pris mon départ ma naissance à l’île-poisson Paumanok
 [...]
 Solitaire comme [la grive], chantant ma chanson à l’ouest, je m’engage dans la direction du
 Nouveau-Monde
 [...]
 Victoire, union, foi, identité et temps,
 Mystérieuses richesses, compacts indissolubles
 [...]
 Voilà comme est la vie
 [...]
 Voyez ces immensités sans trace de route
 S’emplir à toute allure par l’enchantement d’un rêve
 Y débarquer les masses multitudes
 [...]
 Pas ferme, marche continue, [elles] avancent sans jamais s’arrêter
 [...]
 Scandent les prairies,
 Scandent la longue rivière Mississippi courant jusqu’au golfe du Mexique,
 Scandent l’Ohio, l’Indiana, l’Illinois, l’Iowa, le Wisconsin et le Minnesota,
 Scandent à partir du centre le Kansas, sur une distance équidistance
 [...]
 Prenez mes feuilles, Américains, emmenez-les au nord au sud avec vous
 Faites-leur bon accueil où que vous soyez, c’est de vous qu’elles émanent
 Prenez-les en brassées à l’est ou à l’ouest, c’est vous qu’elles embrassent
 [...] ³⁴

³³ Durant la Guerre de Sécession, Whitman s’est rendu au front à la fois à titre de journaliste pour en témoigner de l’intérieur, et à titre d’infirmier, puisqu’il s’est employé à soigner les soldats tombés au combat. Ses *Mémoires pendant la Guerre* « révèlent les graines de ce qui allait façonner sa poésie pour le reste de sa vie » : on peut y lire, dans « son exaltation face au spectacle des volontaires formant instantanément des milices armées en réponse à la perspective de la scission [sic] le premier signe d’un sentiment national » et « sa toute première prise de conscience que l’opposition du sud à l’Union était plus terrible et plus fatale qu’il l’avait prévu ». *WhitmanWeb. International writing program*, University of Iowa, 2012-2021, en ligne, <<https://iwp.uiowa.edu/whitmanweb/ro/node/891>>, consulté le 22 décembre 2021.

³⁴ Walt Whitman, *Feuilles d’herbe*, trad. Jacques Darras, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2002, p. 45-47.

Indissolubilité, « victoire, union, foi » : pour Whitman, le sud est la reproduction d'un système économique féodal, aristocratique, qui est en contradiction avec ses valeurs démocratiques. La cohabitation des cultures sudiste et nordiste est donc non seulement, par son fractionnement, la faillite d'une Amérique englobante, mais aussi, par le maintien du système féodal, le signe d'un lien perpétué avec l'Europe.

Il est difficile de citer Whitman, car en choisissant et en juxtaposant certains vers par fragments pour tirer un fil thématique en particulier — à savoir, ici, le mouvement spatial — on porte bien sûr atteinte à l'entité formelle du poème. C'est un exercice périlleux parce que la luxuriance de ses vers témoigne des passions ininterrompues qui traversent son œuvre et s'entremêlent jusqu'à leur propre indistinction. Mais on peut tout de même percevoir dans cet extrait que le territoire n'est plus seulement célébré dans un *chant général* dont le centre bouillonnant tente d'en faire vibrer chacune des parties. La première section du poème commence dans la région de New York³⁵, où le sujet entame et dirige son chant à l'ouest, et part « dans la direction du Nouveau-Monde ». Il y a ici une progression plus linéaire, qui s'accomplit sous l'effet d'un « pas ferme », d'une « marche continue » par lesquelles ces « immensités [...] s'empli[ssent] à toute allure ». La poésie, l'acte de profération poétique induit par la répétition du mot « scandent », fait apparaître l'étendue territoriale, et accompagne la migration des « masses multitudineuses ».

Lors d'un périple vers l'ouest qui durera quelques mois, Whitman écrit plusieurs poèmes, imprégné par les puissants paysages qu'il rencontre – il est par exemple très impressionné par les Rocheuses du Colorado. Plus encore, c'est au moment où il traverse les prairies qu'il entrevoit soudain dans ce lieu la possibilité pour les États-Unis de s'émanciper, moment qui est à la genèse du poème *Les états des prairies* :

³⁵ La ville natale de Whitman, West Hills, est située à Long Island, dans l'état de New York, lieu auquel il fera presque toujours référence par son nom autochtone, Paumanok.

Un jardin récent de la création, la solitude n'y est pas originelle,
 Mais peuplée de millions denses, joyeux, modernes, cités et fermes
 Entrelacées dans le métal, liens composites plusieurs en un,
 À quoi le monde entier a apporté contribution – une société libre, une société légale, une
 société d'épargne,
 Paradis joyau provisoire couronnant les riches accumulations du temps
 Par quoi le temps passé reçoit justice.³⁶

Un aspect phonétique que la traduction est incapable de restituer est la consonance trisyllabique des termes « prairie states », le titre original du poème, et « paradise ». Le rapprochement entre les prairies, ce « jardin récent de la création », et la région suprême, où cette fois « la solitude n'y est pas originelle³⁷ », en fait un lieu parfait pour le commencement d'un monde nouveau. L'univers végétal, la coexistence culturelle et l'altérité formelle qui traversent les poèmes de Whitman participent ici d'un même vœu d'hétérogénéité. Sans doute les plaines herbeuses sont-elles aussi un lieu plus propice à l'implantation que les flancs acérés des montagnes, qui isolent les habitants les uns des autres. Son attention maintenant portée sur les plaines n'est plus pensée dans la perspective d'une zone transitoire qui permet de rejoindre et de faire se rencontrer les diverses nations d'Amérique. Elles deviennent, par leur étendue et leur hospitalité présumées, la possibilité pour des millions de personnes de s'établir en Amérique. La plaine est porteuse d'avenir puisqu'elle peut héberger et nourrir le devenir de l'Amérique.

³⁶ *Ibid.*, p. 535.

³⁷ La solitude originelle renvoie à la relation unique entre Adam et Dieu qui précède le monde. L'absence de solitude première évoquée dans ce poème souligne certainement l'idée explicitée dans l'œuvre de Whitman qu'il n'y a pas de supériorité fondamentale de l'homme sur la femme – dans *Départ à Paumanok*, il écrit : « Je brûle de démontrer que femelle ou mâle, il y a entre les deux parfaite égalité » (p. 55). Mais encore, la diversité végétale de ce lieu immaculé que constituent les prairies devient la matrice d'un idéal de cohabitation humaine.

Déracinement

Un des tout premiers essais sur la création littéraire qu'on m'a donné à lire fut En vivant en écrivant, d'Annie Dillard, ouvrage très souvent cité dans les travaux portant sur les théories de la création. En ce qui me concerne, c'était au cégep du Vieux-Montréal, dans la cadre du programme de Création littéraire, programme que j'avais rejoint au terme d'un arrachement nécessaire à mon village natal. Je me souviens presque par cœur de cette phrase surlignée en jaune dans la version française de ce livre dont presque chaque ligne agit comme une bougie d'allumage:

Écris sur l'hiver l'été. Décris la Norvège comme le fit Ibsen, à partir d'un bureau en Italie; décris Dublin comme le fit James Joyce, à partir d'un bureau à Paris [...] Récemment, des chercheurs ont découvert que Walt Whitman quittait rarement sa chambre.³⁸

J'étais parvenu à ce programme par une intuition qui ne reposait sur aucune pratique d'écriture réelle, et je n'avais pas conscience que cette coupure territoriale serait décisive. J'avais surligné cette phrase qui parlait d'auteurs que je ne connaissais pas tout simplement parce que je trouvais l'image intéressante. Dire qu'il y quelque chose dans la littérature de profondément transformateur relève de la banalité ou du lieu commun. Néanmoins, pour matérialiser mon engagement envers elle, il a bien fallu que je quitte le lieu qui m'avait fabriqué. Dans une sorte de quête initiatique, et rassuré d'avoir accompli ce que me commandait ce sentiment d'inadéquation, je me trouve aujourd'hui en plein cœur d'un projet d'écriture qui me fait retourner à ce lieu d'origine avec un attachement insoupçonné et dont la spécificité du lien m'est révélé par la distance. J'ai écrit une grande partie de ce texte à partir d'un bureau à New York. Même si je sais que ma présence dans cette ville n'est pas permanente, je sens migrer en moi de nouvelles perceptions, et cette histoire américaine se mélanger étrangement à la mienne. L'idée d'un éloignement qui provoque un travail de la

³⁸ Annie Dillard, *En vivant en écrivant*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 90.

mémoire, je l'avais saisie sans toutes ses nuances. Maintenant, ça me saute aux yeux : cette distance physique place la remémoration du lieu au cœur du travail créateur. En l'absence d'une réalité descriptible et immédiate, c'est la relation subjective au pays, au territoire, ou à une saison qui devient le moteur de l'écriture. Inversement, cet essai me porte hors de moi-même pour aller remuer une histoire qui ne tire sur aucun fil identitaire, qui ne dit à priori rien de la langue ou de la culture dont je proviens, mais dont l'épreuve de l'altérité n'est pas sans me ramener à cette idée que le lieu offre un espace pour y déployer le soi, une destination pour le désir.

Être en déplacement, c'est avoir peu de choses, ou ne pas toutes les avoir avec soi. J'aurais pu alimenter cet essai de réflexions sur la création littéraire trouvées de ma bibliothèque. Mais aujourd'hui, c'est la phrase de Dillard et le souvenir de cette lecture inaugurale, leur incandescence enfouie, qui inondent la chambre où je me trouve.

L'agriculture et le capitalisme

Les événements qui se sont produits lors du *Dust Bowl* ont façonné de toute pièce l'une des pires catastrophes écologiques de l'anthropocène, et ce qui est d'autant plus ahurissant c'est qu'elle a nécessité moins de cinquante ans pour s'accomplir.

Le centre des États-Unis a été irrémisiblement transformé par l'agriculture intensive. Cela dit, cette dernière a tout de même permis de faire prospérer l'économie du pays et de nourrir un grand bassin de population, et même à l'échelle mondiale³⁹. Malgré tout, presque cent cinquante ans après les premières démarches visant une occupation généralisée des Grandes Plaines, très peu d'institutions américaines ont réussi à s'y implanter durablement. La plaine et le désert ont d'ailleurs cela en commun que ce sont des biomes dont le territoire est en perpétuel changement : « le nom [*Dust Bowl*] suggère un endroit, une région dont les frontières sont aussi imperceptibles et instables qu'une dune de sable⁴⁰ ». Telle une dune dont la forme est appelée à être transformée par les changements de direction et la force des vents, la plaine s'étend et se replie en fonction des conditions météorologiques changeantes : pluies abondantes, sécheresses, froid sibérien, chaleurs extrêmes. Les vents qui animent les plaines herbeuses sont à la source de phénomènes paradoxaux : ils peuvent contribuer à ressemer des étendues nouvellement irriguées par des averses récentes ou ravager tout un secteur avec un feu de broussailles. La plaine ne connaît ni frontières fixes ni tracés en parcelles.

³⁹ Durant la Première Guerre mondiale, l'accès aux grandes zones agricoles de Russie est coupé. Le prix du blé monte en flèche et les américains augmentent de façon exponentielle leur propre production pour fournir les pays en demande. À ce moment-là, cultiver du blé représente une bonne affaire.

⁴⁰ Donald Worster, *Dust Bowl. The southern Plains in the 1930s*, Oxford, Oxford University press, 2004, p. 4. [Ma traduction]

L'idée d'habiter ce territoire d'une façon pérenne semble incompatible avec son instabilité morphologique. L'herbe flexible, malléable et profondément enracinée est le propre de ce lieu et son paradoxe. Elle incarne par sa diversité cet équilibre fondamental mais discret, intérieur. Hors du sol, elle survit aux forts vents par sa souplesse constitutive. Dans le sol, elle déploie un système racinaire complexe qui emmagasine l'eau et transporte les nutriments, qui profitent aux plantes, aux insectes, aux animaux, aux bactéries, et qui lui permet de survivre aux périodes sèches. Elle retient le sol qui la contient.

Comme le rappelle Douglas Wixson⁴¹, avant la colonisation européenne, la région était presque exclusivement un territoire de chasse. Le potentiel agricole de ce territoire a, au fil du temps, fait l'objet d'avis variés. Les quelques communautés autochtones étaient situées sur la partie est des plaines. Le territoire a été sillonné par plusieurs explorateurs qui y ont mené des expéditions dès le début du 19^e siècle. En 1810, Zebulon Montgomery Pike statue que les plaines s'avèrent un endroit impropre à la vie humaine. En 1842, John Charles Fremont, un explorateur et militaire américain connu pour ses massacres d'Amérindiens, se rend dans les plaines et y voit une opportunité d'exploitation. De même, en 1844, Josiah Gregg, un marchand et botaniste, tente dans *Commerce of the Prairies* de convaincre de la pertinence de coloniser ce lieu. Selon lui, l'agriculture apportera la pluie. En 1878, John Wesley Powell produit un rapport, le *Report of the land of the Arid region of the United States*, dans lequel il exprime des réserves quant à l'expansion vers l'ouest. Les conditions environnementales ne peuvent que limiter les cultures. Dès 1875, de nombreux migrants commencent à arriver. En 1890, de graves sécheresses les chassent. En 1931, Walter Prescott Webb établit dans *The Great Plains* des constatations sans équivoques: il ne faut pas privilégier les mêmes techniques d'agriculture à l'ouest du 98^e méridien. Au-delà de cette limite qui scinde

⁴¹ Douglas Wixson « Introduction », dans Sanora Babb, *On the Dirty Plate Trail. Remembering the Dust Bowl refugee camps*, Austin, University of Texas press, 2007, p. 2-3.

en largeur le Kansas et l'Oklahoma, le territoire se définit par une semi-aridité, et il faut renoncer carrément à l'agriculture. Autant dire que le mal était déjà fait.

Plusieurs conditions contribuent au début du 19^e siècle à l'émergence d'un nouveau rapport à l'agriculture. Le développement et l'accélération des moyens de transport permettent de rejoindre des territoires éloignés en des temps records. Les terres rendues disponibles par les *Homestead Acts* trouvent des milliers d'apprentis-fermiers qui pratiquent le métier pour la première fois. Le blé prend de la valeur et gagne l'intérêt des investisseurs. Les moyens techniques et la mécanisation permettent de labourer à moindre effort de grandes étendues de prairies, rendant la culture du blé de plus en plus profitable. Cette industrialisation progressive de l'agriculture fait apparaître de nouveaux spécimens dans les champs : des agriculteurs à cravate. Comme le travail gagne en vitesse et s'affranchit de plus en plus de l'intervention de la main humaine, il est devenu possible de gérer cette nouvelle opportunité économique à distance. Il suffit de superviser la mise en semis, et revenir quelques fois durant la saison pour assurer la récolte, ou donner les tâches agricoles à contrat. Puisque l'espace est illimité, le rendement importe peu. Le succès d'une récolte produit alors un profit plus ou moins intéressant dans un portefeuille varié.

Ce qui disparaît dans ce rapport à l'agriculture, c'est l'idée que le lieu de l'activité économique n'est plus le lieu de vie des personnes qui travaillent la terre. Dans cette perspective, le champ n'est plus un habitat, l'agriculture n'est plus un mode de vie dont la survie dépend et qui impose une sédentarité. Le sol n'est plus qu'une ressource. Et comme ce sol n'est pas le lieu de vie, on peut l'épuiser ou le dénaturer sans en subir les conséquences directes. L'Histoire fait reposer les événements entourant le *Dust Bowl* sur la méconnaissance du climat et du sol, de toutes les composantes qui permettent une symbiose écosystémique. Or, dans son ouvrage sur le *Dust Bowl*, Donald Worster rappelle que le discours prônant une culture de l'expansion agricole utilisait sans ambages le langage de l'assujettissement.

Les Américains se sont frayé un chemin à travers un continent au sol riche avec une efficacité impitoyable et dévastatrice, inégalée jusque-là par tous les peuples. Lorsque les hommes blancs sont arrivés dans les plaines, ils ont parlé explicitement de "détruire" et de "briser" la terre. Et c'est ce qu'ils ont fait.⁴²

Cette domination de la terre procure un pouvoir métonymique, comme si en contrôlant ce que le sol contient, on dominait tout ce qui y circule, à la manière d'une carte géographique dont les frontières prennent de l'expansion au fur et à mesure que les parcelles cultivées apparaissent. En implantant une nouvelle culture dont on a le contrôle⁴³, on impose un système de valeurs. Worster, encore : « Ce qui a amené [...] ces fermiers dans la région, c'est un système social, un ensemble de valeurs, un ordre économique⁴⁴ », que, pour les besoins de la cause et en dépit des épithètes péjoratives que cette critique évoque, il convient tout de même d'appeler par son nom: le capitalisme⁴⁵.

⁴² Donald Worster, *op. cit.*, p. 4. [Ma traduction]

⁴³ Cette idée n'est pas sans rappeler la proverbiale citation de Marx issue de *Capital*, que Pena-Ruiz évoque dans son ouvrage : « En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : La terre et le travailleur ». Henri Pena-Ruiz, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 5. [Ma traduction]

⁴⁵ *Idem.*

La belle affaire de la ville sans arbre

Quand on regarde la carte de l'état de l'Oklahoma, on remarque sur son flanc ouest un appendice séparé en trois comtés (Cimarron, Texas, Beaver) : c'est l'Oklahoma Panhandle⁴⁶. À l'origine, le territoire s'appelait *No man's land*. Au début du 20^e siècle, cette région a connu une croissance démographique phénoménale, due à une période anormale de grandes pluies, qui nourrit l'espoir de plusieurs d'y démarrer une entreprise agricole. Comme la plupart des territoires ensevelis par le *Dust Bowl*, l'*Oklahoma Panhandle* était couvert de végétation : une prairie dense, presque rase, dont Caroline Henderson⁴⁷ se remémore en 1935, dans une lettre envoyée à une amie :

J'ai passé devant [cette roche] des centaines de fois en allant porter les vaches au pâturage ou en les ramenant à la maison. Elle m'a toujours évoqué la beauté de la prairie intouchée telle qu'elle était quand les arpenteurs l'ont posée là, ce gazon épais et luxuriant d'herbes indigènes – la poacée, l'herbe de bison, la houlque laineuse, les cactus de couleur paille aux fleurs roses, et les autres fleurs sauvages qui à leur saison accomplissent la pensée de Shakespeare...⁴⁸

L'histoire coloniale de cette région est celle d'un déséquilibre irréversible engendré sur différents pans de son écosystème. La végétation, Henderson la verra disparaître de ses propres yeux en moins de 30 ans. Après que les Amérindiens aient été placés dans des réserves vers la fin du 19^e siècle et que le bison ait été soumis à un abattage massif, les plaines de cette région ont été habitées par des vachers qui y

⁴⁶ Le terme « panhandle » (manche de casserole, ou queue de poêle) n'a pas, à ma connaissance, d'équivalent en français dans le lexique géographique. C'est une bande de terre étroite qui déborde du corps principal d'un état, d'une région, d'un pays. Une sorte de péninsule, mais entourée de terre. Ce type de délimitations peut se produire pour des raisons naturelles (par exemple, un changement d'écosystème), bien qu'il ait plus souvent des fondements politiques (souveraineté d'un état, territoire revendiqué). C'est d'ailleurs le cas ici : cette délimitation est le résultat d'un compromis politique entre esclavagistes et abolitionnistes entré en vigueur en 1850.

⁴⁷ Elle s'est installée dans le comté de Texas en 1907, à la poursuite de son devenir d'agricultrice.

⁴⁸ Caroline Henderson (11 août 1935) [Sans titre], *The Atlantic*, en ligne, <<https://www.theatlantic.com/magazine/archive/1936/05/letters-from-the-dust-bowl/308897/>>, consulté le 26 octobre 2021. [Ma traduction]

faisaient circuler des hordes infinies de bêtes. Mais il a suffi de quelques hivers pour que ces troupeaux se fassent complètement décimer, inadaptés à la rudesse des lieux.

Cet espace apparemment impropre aux pâturages nomades était alors devenu libre, notamment pour des populations peu fortunées en quête d'un endroit pour s'installer. La création du village de Boise City, une machination spéculative d'une petite bande de promoteurs immobiliers et de leurs complices, est emblématique d'un opportunisme dont plusieurs ont fait preuve dans cette entreprise migratoire, et un exemple saisissant des possibles dérives capitalistes. J.E. Stanley, A.J. Kline, et R.A. Porter achètent quelques ranchs à bon prix dans cette région en déclin et les divisent en plus petites parcelles pour les revendre à un multiple du prix. Les acheteurs qui prennent part à ce marché ne font donc pas le saut dans l'agriculture par l'intermédiaire du *Homestead Act* : ils font un achat privé. Le territoire est éloigné, les acheteurs ne sont donc pas en moyen d'aller valider sur place la qualité des parcelles. Boise City n'est pour l'instant que le produit d'un imaginaire finement travaillé. La société Southwestern Immigration and Development Company est créée. La campagne de séduction va bon train :

Investissez votre argent en immobilier dans le nouvel état de l'Oklahoma. Boise City, comté de Cimarron. Un pied-à-terre dans de toutes nouvelles villes pour un investissement sûr et profitable

*

Une petite ville tranquille parsemée d'arbres, principalement des érables et des ormes. Un puits artésien a déjà été creusé. Une rue commerciale est déjà en train de s'implanter. Les banques pourront y faire des affaires prospères

*

La pratique de l'agriculture contribue à elle seule à augmenter les précipitations

*

Guide des terres les plus fertiles du Kansas à l'intention des immigrants. La meilleure région de l'ouest pour: acheter une ferme céréalière, acheter une ferme d'élevage, acheter un ranch à moutons, ou ouvrir un commerce

Nul autre que le recteur de l'Université du Kansas a affirmé que le climat de cette région était en train de subir un changement permanent : pluies abondantes et diminution des vents sont au programme

*

Les experts sont unanimes : retirer la couverture végétale permettrait d'accumuler une plus grande quantité d'eau dans le sol

*

Trois lignes de chemins de fer sont présentement en construction. La région sera desservie par un approvisionnement régulier de produits alimentaires et de biens commerciaux

*

*L'Oklahoma élève un meilleur bétail que le Texas, fait pousser un meilleur maïs que le Kansas ou le Minnesota, un meilleur coton que le Mississippi ou l'Alabama, et on y trouve un porc de meilleure qualité que partout ailleurs*⁴⁹

Avec ce stratagème, les promoteurs ont floué des centaines, voire des milliers de personnes, et empoché une somme évaluée à 75 000 dollars, soit en quelques mois l'équivalent pour l'époque du revenu annuel de plus de 250 familles. Mais en arrivant sur place après avoir tout laissé derrière eux, les immigrants constateront que rien de ce qu'on leur avait promis ne s'y trouve: ni arbre, ni puits, ni rue, ni commerce, ni chemin. À part quelques bâtiments épars, il n'y a rien. Une ligne de chemin de fer finira par arriver, mais seulement près de vingt ans plus tard, soit en 1925. Plusieurs hypothèses sur l'origine du nom Boise City ont circulé, mais Ken Burns, célèbre réalisateur⁵⁰ américain, avance dans son documentaire sur le *Dust Bowl* que ce nom aurait été consciemment choisi par les promoteurs pour insinuer que l'endroit était boisé. En traduisant le mot « wooded », les promoteurs arrivent à produire l'image d'une ville qui colle au désir des acheteurs, afin de les convaincre de se lancer dans

⁴⁹ Les passages en italique sont des traductions de brochures, des transcriptions de témoignages ou des citations directes ou des paraphrases extraites du même documentaire sur le *Dust Bowl*. Ken Burns (réalis.). (2012) *The Dust Bowl*. [Vidéo] PBS. Kanopy. <<https://banq.kanopy.com/video/ken-burnsdust-bowl-0>>, consulté le 17 novembre 2021. [Ma traduction]

⁵⁰ À travers son œuvre prolifique, et plus particulièrement ses documentaires, il s'est penché sur plusieurs événements historiques importants de l'histoire des États-Unis.

cette entreprise sans entamer plus de vérification, la présence d'arbres correspondant au symbole d'une idylle en climat tempéré.

Les artisans de cette tromperie ne courront pas bien longtemps. Rapidement, les citoyens les dénonceront et les trois promoteurs seront officiellement accusés de fraude postale (*mail fraud*). Leur procès mènera à des peines de prison. Il existe une copie de la transcription du jugement porté en appel par les accusés, accessible via la banque numérique de la *Harvard Law School*. On peut y lire certains extraits des correspondances qu'ils ont entretenu avec leurs victimes. Dans l'un d'eux, on apprend que les promoteurs exerçaient une pression soutenue pour sceller la vente des lots :

Je me permets de vous informer que Boise City offre l'occasion d'investissement la plus prudente et sûre aux États-Unis en ce moment. Vous tirerez donc un gros profit de cet investissement. [...] Puisque le temps presse, je vous envoie sous pli séparé la documentation et les formulaires de demandes. Si vous avez des amis qui veulent aller de l'avant avec leur propre demande vous pouvez les joindre toutes ensemble. Les demandes entrent quotidiennement et les lots seront bientôt tous réservés.⁵¹

En tenant ce discours, les promoteurs génèrent un climat ambigu d'occasion en or, de rareté de l'offre, tout en sollicitant les achats de groupe comme dans une vente de feu. Dans une autre lettre, Stanley rassure une autre acheteuse sur l'avancée des travaux : « Tout sera prêt pour le jour de l'ouverture. Nous avons commencé à poser les trottoirs de béton et l'un des meilleurs centres commerciaux de cette section de ce nouvel état jaillira comme par magie⁵² ». Le choix lexical de Stanley stupéfie. La ville ne jaillira pas par magie, non, mais que très partiellement et au prix d'un effort désespéré. La plupart des gens quitteront la région après quelques années, et les autres n'auront d'autre choix que de rester pour tenter de faire advenir le mirage qui les a conduits jusque-là.

⁵¹ W.M. H. Munger, « Stanley v. United States, 195 f. 896 (1912) », *Caselaw Access Project. Harvard Law School*, 29 août 2019, en ligne, <<https://cite.case.law/f/195/896/>>, consulté le 19 novembre 2021. [Ma traduction]

⁵² *Idem*.

L'autonomisme fermier de Caroline Henderson

En 1907, les promoteurs commencent à mettre en place leur supercherie de Boise City en vendant leurs premiers terrains. À cinquante-cinq kilomètres de là, dans le petit village d'Eva, Caroline Henderson accomplit une vision prophétique qui la taraudait depuis quelques années déjà: avoir son propre lot agricole. En effet, Dans son introduction⁵³ aux lettres d'Henderson, Alvin O. Turner explique qu'en 1901, elle est au Mount Holyoke College pour poursuivre des études en littérature. Dans un cours de prophétie, elle se fait prédire que son futur prendra forme sur un ranch quelque part à l'ouest. En 1907, l'étudiante est devenue institutrice. Elle accepte le poste d'enseignement à Eva et achète un quart de lot (160 acres) directement en face de l'école. Elle maintiendra ces deux activités un certain temps, avant de se consacrer entièrement, avec son mari Will, au travail de la terre. Durant toute sa vie à Eva, Henderson maintiendra, en accompagnement de sa routine chargée, une pratique de la correspondance, en écrivant principalement à sa fille et à ses amies. Elle fera une maîtrise à l'Université du Kansas et obtiendra son diplôme d'arrache-pied à cinquante-huit ans. Le sujet de sa thèse: *L'amour de la terre comme source de motivation dans la littérature en relation avec le développement du Middle West*⁵⁴. Ironiquement, elle a complété sa thèse en 1935, une des pires années pour la culture en champs et celle où on a compté le plus de tempêtes de sable.

Ce qui est d'autant plus intéressant dans le cas d'Henderson, c'est qu'elle n'a jamais vraiment cherché à trouver un autre lieu et de meilleures conditions. D'ailleurs, ses lettres révèlent que ce sont les conditions météorologiques de sa région, à savoir plus précisément l'année de sécheresse 1912-1913, qui sera à la source de sa naissance

⁵³ Alvin O. Turner, « Introduction », dans Caroline Henderson, *Letters From the Dust Bowl*, Norman, University of Oklahoma Press, 2003, p. 5.

⁵⁴ Titre original : *The Love of the soil as a motivation source in Literature Relating to the early development of the Middle West*. [Ma traduction]

littéraire. Elle s'adressera à la rédaction du magazine *Ladie's World*, pour leur demander conseil afin de remédier aux pertes de revenus dues à l'absence de récolte cette année-là. La réponse prendra deux semaines à arriver, mais, sans doute étonnée par la qualité de son écriture, l'équipe éditoriale lui fera la proposition de tenter sa chance en produisant un article pour la revue, ce qu'elle acceptera. En plus de ses correspondances et de ses textes envoyés à *Ladie's World*, elle collaborera aussi à *The Practical Farmer*. Contre une petite rémunération, elle y décrivait, entre autres, ses expériences d'élevage, les raisons d'avoir son propre poulailler, la bonne façon de le faire. Elle écrira aussi de façon ponctuelle à *The Atlantic Monthly*, le magazine fondé quelques décennies plus tôt par Ralph Waldo Emerson, et dans lequel Thoreau a publié à plusieurs reprises.

D'ailleurs, il y a des affinités manifestes entre les lettres d'Henderson et l'œuvre de Thoreau. L'écriture d'Henderson était traversée de réflexions sur la vie manuelle, sur la nature, en tant que médium qui permet de porter une attention méticuleuse à chaque détail, avec toutes les implications économiques, techniques, météorologiques qu'on suppose. De la même façon, dans *Walden*, Thoreau tient un compte très serré de ses besoins alimentaires pour éviter que son temps ne soit occupé par un travail qui ne l'intéresse que dans une infime mesure. Henderson fait tout pour s'approvisionner au maximum des produits de la ferme et avoir le moins possible à dépendre de sources extérieures qui lui font dépenser l'argent qu'elle n'a qu'en petite quantité. En plus d'écrire, Thoreau, par son métier d'arpenteur-géomètre, aidait les fermiers et les propriétaires de son coin à gérer leur production de bois et à tirer profit de leur terre. Il donnait des conférences dans des assemblées de propriétaires fonciers ou à la société d'agriculture de son comté. Henderson, elle, trouvait un peu de temps pour écrire pendant la cuisson de pains fabriqués à partir de céréales récoltées et meulées elle-même, quelques minutes en rentrant du potager, ou tout juste avant d'assister à la naissance d'un veau.

Elle ne valorisait pas tellement l'idée d'écrire pour gagner sa vie : « je ressens rarement la moindre impulsion et n'ai jamais la moindre conscience de quelque habileté à écrire pour une publication⁵⁵ ». C'est le travail de la ferme qui l'intéresse, et l'idée, comblée par la correspondance, d'avoir de réels interlocuteurs. De la même façon que Thoreau prend des contrats d'arpentage pour pouvoir défrayer les quelques denrées que son potager ne peut lui fournir, Henderson écrit des articles pour combler les pertes de revenus sporadiques engendrées par les années de sécheresse et les tempêtes de sable. Ce sont donc deux mouvements complémentaires – une vie de cultivatrice ponctuée par l'écriture d'articles pour des revues, et une vie d'écriture alimentée par de maigres contrats – mais qui opèrent un même rapport de nécessité entre la vie matérielle, et la vie intellectuelle ou spirituelle. Les lettres de Caroline Henderson suscitent un intérêt à la fois littéraire et pratique. Leur régularité et leur précision, qui témoignent de ses aptitudes à décrire l'évolution du paysage, font d'elle une témoin rigoureuse du *Dust Bowl*, où ses écrits, en plus d'exprimer d'une façon subjective les sentiments que sa communauté partage, peuvent servir d'outil pour comprendre le cours des événements :

Quant à notre blé, il fut pauvre au mieux, mais nous espérions du peu que les vers gris ont laissé un peu de fourrage pour le bétail et la volaille. Aucun agriculteur ne peut ressentir d'enthousiasme à trop labourer pour seulement un tiers de son coton ou à voir une tempête de grêle arracher une grande partie de son blé, surtout quand il sait que les gens sont en lambeaux et affamés sans que ce soit de leur faute.⁵⁶

Sur une ferme ou ailleurs, l'espoir soulève évidemment une question temporelle. L'idée que les conditions s'améliorent et que la pluie revienne est motrice chez les agriculteurs dont faisait partie Caroline Henderson. Que ce soit dans les livres qui parlent du *Dust Bowl* ou dans le documentaire de Ken Burns, une expression sert à qualifier ces cultivateurs sans expérience : *Next Year people*, c'est-à-dire des gens qui,

⁵⁵ Caroline Henderson, *op. cit.*, p. 103. [Ma traduction]

⁵⁶ *Ibid.*, p. 110. [Ma traduction]

à défaut de connaissances⁵⁷ très pointues, s'en remettent à l'espoir que l'année prochaine sera plus favorable à la culture. D'une part, ils se fient à leur expérience passée, qui leur prouve que, même si certaines années ont été difficiles, la pluie et de meilleures conditions finissent par revenir; d'autre part, ils vivent un présent impossible à modifier par la seule force de la volonté, dont le changement repose sur un futur qui est à leur porte (au printemps, peut-être...) et qui est susceptible d'améliorer leur sort. Les conditions n'ont pas été bonnes jusqu'ici, mais il suffirait de ces trois mots pour que le vent tourne en notre faveur: *If it rains*. Telle est l'inextricable lien qui unit le fermier à la nature et qui a retenu un bon nombre d'entre eux trop longtemps avant de prendre la décision de quitter la région. Henderson fait partie de ces personnes dont l'espoir semble intarissable. Dans une autre lettre, envoyée quelques jours après celle qui contenait ses constatations sur la qualité du blé, elle reprend le dessus sur son désespoir :

Et puis la pluie arriva enfin, doucement et avec grâce, et il sembla que la terre respirait d'un grand souffle de soulagement. L'herbe à bison a maintenant commencé à pousser dans les pâturages ; la cour est gaie de toutes ses fleurs sauvages [...] la vigne trompette retentit, et même le jardin, si gravement endommagé par la grêle, s'est remis plus qu'il ne m'était alors semblé possible.⁵⁸

Ce « grand souffle de soulagement », les habitants d'Eva ont dû le pousser aussi. Pour Henderson, l'idée de partir n'a jamais été une option envisageable. Elle restera près de soixante ans dans l'Oklahoma Panhandle, soit jusqu'à sa mort en 1966.

⁵⁷ Les tempêtes et les sécheresses sont vécues, à la limite, comme une malédiction. Peu de gens cherchent des coupables, et rien ne pointe vraiment en direction du sol – ou de l'usage agricole intensif du sol. Par exemple, un journal local évoquera, en citant Ezekiël, l'idée d'une condamnation divine de la pratique du prêt à intérêts, exacerbé par les banques : « Tu exiges un intérêt et une usure, tu dépouilles ton prochain par la violence, et moi, tu m'oublies, dit le Seigneur, l'Éternel. Voici, je frappe des mains à cause de la cupidité que tu as eue, et du sang qui a été répandu au milieu de toi... » (Éz 22 : 12-13)

Ken Burns, *op. cit.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 114. [Ma traduction]

Ramifications

L'écriture du recueil a longtemps été confrontée à une opposition entre mon désir d'investir l'écriture de soi et le caractère public, médiatisé, du texte littéraire. Ce qui explique en partie le caractère allusif de certains textes de mon recueil (en particulier ceux de la première partie), dispositif façonné je crois autant par la pudeur et la prudence que par des effets de l'inconscient. L'écriture de soi expose le soi à ce qu'il est, mais aussi à ce qu'il n'est pas. Est-ce que parler d'une chose qui a été vécue et partagée par plusieurs (la mort d'un membre de la famille, par exemple) ne génère pas une tension intolérable entre l'impression (subjective par définition) et la question de la vérité? Comment arriver à une composition harmonieuse entre une écriture (donc une proposition esthétique), qui déploie ses propres dispositifs narratifs, qui génère ses propres couches de sens, et un évènement qui a transformé la vie de plusieurs personnes ? Paradoxalement, ces tiraillements ont été la source d'inhibitions qui n'ont trouvé leur résolution que dans un réinvestissement du soi.

Les lettres d'Henderson m'ont révélé la particularité d'un rapport à l'écriture qui se manifeste d'abord comme un geste sain du quotidien, et elles m'ont fait trouver de nouveaux angles dans ma propre démarche de création. La voix de ces lettres ne prend pas corps dans la consolidation d'une image d'elle-même, elle s'active en réagissant à partir du proche, elle se révèle par réflexions et dans la conscience d'une présence aimante. Elle supporte le silence parce qu'elle le sait tendu par le fil invisible de l'amitié.

On ne sait pas vraiment ce que l'écriture permet à Caroline Henderson, mais on sait qu'elle n'est pas le centre de ses activités et qu'elle se déploie avec naturel et confiance sur la page. Et on sait qu'elle ne lui sert pas seulement à décrire son environnement immédiat. Par exemple, elle constitue aussi le lieu d'expression nostalgique d'un passé révolu qui passe par les signes d'une détérioration végétale.

Un peu à la manière de la carte postale (« Nous sommes arrivés à notre hôtel. Il fait beau. »), où l'évocation de la météo renvoie au sentiment de bonheur qui incombe aux vacanciers, le paysage devient le symbole d'un temps où il faisait mieux vivre, et il est pour Henderson la trame qui fonde son espoir et sa résilience. Ce passé révolu, dans mon recueil, s'incarne à la fois d'une manière thématique (le deuil du père) et dans ce dédoublement que le projet d'écriture a lui-même opéré, à savoir une naissance littéraire qui passe par un retour introspectif au temps d'avant les livres.

Je trouve dans cette tentative d'essai des dispositions qui me conviennent mieux que l'exploration poétique, parce qu'elle m'amène à parler du travail des autres en continuant de remuer ce qui m'anime. Mon élan repose sur eux, je trouve mon énergie créative dans la résonance et dans le lien. Et il me semble qu'il y a dans l'essai quelque chose d'une adresse constamment relancée.

L'autre roman du *Dust Bowl*

Le roman *Les raisins de la colère*, de John Steinbeck, est, dans l'histoire littéraire, une des œuvres les plus emblématiques de la Grande Dépression. Les prairies cultivées et dévastées par les tempêtes de poussière sont le creuset de diverses forces extérieures qui nuisent à la qualité de vie des cultivateurs, jusqu'à les pousser à un exode général en direction de la Californie. Les conséquences d'un système économique qui a atteint son point d'éclatement et qui favorise les institutions et les banques, l'industrialisation de l'agriculture, qui ne profite qu'à une poignée de riches propriétaires, les périodes de sécheresse, qui rendent le travail de la terre impossible, ces forces sont diverses, mais elles mènent toutes à une érosion de la liberté et de la dignité individuelles. Amorcée dès ses premiers romans, Steinbeck poursuit dans celui-ci sa dénonciation d'un système qui ne favorise qu'une minorité d'individus au détriment d'une majorité, qu'il divise, selon le récit, en différents groupes : les personnes qui subissent le racisme (principalement les afro-américains), les travailleurs migrants (qui, avant le *Dust Bowl*, venaient surtout d'Amérique latine et du Mexique), la classe ouvrière, les agriculteurs. Son roman fait l'objet dès sa sortie de plusieurs censures, et certaines critiques ne manqueront pas de la recouvrir du spectre maléfique du socialisme. En revanche, en prenant le parti des opprimés, Steinbeck s'attire la sympathie d'une majorité de la population et *Les raisins de la colère* devient un succès immédiatement: il s'en vend 430 000 copies durant les cinq premiers mois seulement (15 millions depuis sa parution), et il gagnera le prix Pulitzer. L'attribution à Steinbeck du Prix Nobel de littérature en 1962 repose d'une façon importante sur la parution de ce livre. En 1940, Steinbeck gagne le prix Pulitzer pour son roman et John Ford en fait une adaptation cinématographique, ce qui souligne l'urgence, à cette époque, de faire exister ces événements dans l'imaginaire collectif. Parce que les récits qui la composent reposent sur des événements historiques avérés et tissent des trames sociales dont les enjeux ont

une résonance contemporaine, l'œuvre de Steinbeck est désignée comme appartenant au réalisme.

En menant quelques recherches sur le contexte littéraire entourant les événements du *Dust Bowl*, j'ai appris l'existence d'un autre roman sur la migration des cultivateurs qui ont fui la poussière, lui aussi écrit dans les années 30, dont la parution relativement récente prouve que l'attention portée sur le roman de Steinbeck a littéralement éclipsé toutes les autres productions sur le sujet. Il s'agit du roman de Sanora Babb, *Whose Names Are Unknown* (2004). Babb est née à Red Rock en Oklahoma en 1907, région qui à l'époque était encore désignée comme un territoire occupé par les Otoe, une communauté autochtone. Sanora et sa sœur Dorothy passent leur enfance à se promener de village en village, son père Walter étant un boulanger de formation et joueur compulsif, éperdu de simplicité et d'indépendance mais épris d'une malchance qui leur fait subir une vie d'itinérance. Les sœurs passeront leur adolescence au Colorado, sur la plantation de sorgho de leur grand-père, dans un *dugout*, soit une maison d'une pièce creusée dans le sol, dont les seuls murs érigés sont une fondation qui émerge du sol d'à peine un mètre. Son intérêt précoce pour l'écriture, son échappée de la cellule familiale et les diverses pérégrinations qui s'en sont suivies la mèneront éventuellement en Californie, au début des années trente, où elle occupera un poste de secrétaire et de scriptrice pour la radio. En 1938, dans la foulée des politiques de réforme du New Deal, Babb obtient un poste à la *Farm Security Administration* (FSA), une agence gouvernementale créée depuis peu pour régler les problèmes de pauvreté et de précarité en milieu agricole et rural. Elle ira dans les camps de réfugiés de Californie pour produire des rapports sur les conditions des gens qui y vivent. Son travail à la FSA lui fera accumuler des notes de terrain qui l'accompagneront dans l'écriture de son roman, roman qui, malheureusement, ne trouve pas preneur à l'époque. Il sera finalement publié en 2004, seulement un an avant sa mort. L'ouvrage *On the Dirty Plate Trail*, publié en 2007 par les presses de l'Université du Texas dans un effort comparable de restitution, rassemble ses notes de terrain et fonctionne comme un journal commenté.

Le concours des circonstances

*Whose Names are Unknown*⁵⁹, ce sont toutes les vies qui ont été ensevelies par la poussière, emportées par le vent. L'histoire littéraire prendra une tournure cruellement ironique dans le cas de Sanora Babb : son roman, bien qu'il propose des similitudes avec *Les raisins de la colère*, restera dans l'ombre pendant près de soixante-dix ans. Un article de Joy Lanzendorfer publié dans le *Smithsonian Magazine* en 2016 montre sous l'effet de quels enjeux ce roman est resté terré jusqu'en 2004. Babb a joint la FSA grâce à un employeur répondant au nom de Tom Collins. C'est lui qui dirige le programme d'accueil et de relocalisation des cultivateurs réfugiés. Or, on sait que Steinbeck avait fréquenté ces camps à quelques reprises, puisqu'il avait été engagé par le *San Francisco News* à l'époque pour rédiger une série d'articles sur la question des migrants. C'est l'écriture de ces articles qui pousse Steinbeck à en faire un roman – il le dédie d'ailleurs au tout début à nul autre que ce même Tom Collins.

Dans son objectif de faire de ce programme une réussite absolue, Collins sait s'entourer de gens compétents. Il choisit des photographes déjà établis pour assurer la couverture visuelle de ce mouvement migratoire et s'enthousiasme certainement des intentions de Steinbeck d'écrire un roman sur le sujet. Même si Babb n'est pas engagée à titre d'écrivaine (mais plutôt pour un travail de compilation de notes et de production de rapports), elle était déjà reconnue comme telle, et Collins a perçu dans ses écrits une sensibilité susceptible de donner une couleur unique aux récits des migrants : « Collins a demandé à Babb de garder des notes [de ses observations] et plus tard il fut assez

⁵⁹ Une note préliminaire dans le livre de Sanora Babb indique que le titre de son roman (Ceux dont les noms sont inconnus) reprend une formule couramment utilisée par les expropriateurs pour désigner les occupants (absents ou inconnus) d'une propriété sur le point d'être reprise. Elle avait remarqué cette phrase sur un avis d'éviction placardé à une maison ou un commerce, probablement lors de ses reportages ou durant sa propre migration vers la Californie : « À John Doe et à Mary Doe, dont les vrais noms sont inconnus ». Sanora Babb, *Whose Names Are Unknown*, Norman, University of Oklahoma Press, 2004, p. xiii. [Ma traduction]

impressionné des résultats pour lui en demander une copie pour un autre écrivain qui visitait le camp à des fins de recherche pour un roman⁶⁰ ». Et de toute évidence, le travail de Babb l'a plongé dans une écriture elle aussi, puisqu'au printemps 1939, elle enverra à un éditeur quatre chapitres tout frais. L'éditeur reconnaît la valeur esthétique de ce texte et en promet l'édition. Bien qu'ils aient été écrits au même moment, à peu près au même endroit et à peu près dans le même contexte⁶¹, ces deux romans sont très différents. Si l'auteur de la préface⁶² au roman de Babb n'est pas aussi explicite ou téméraire quant à savoir si ses notes de terrain se sont bel et bien retrouvées entre les mains de Steinbeck, Lauzendorfer est certaine qu'il y a eu un échange:

[Ces rapports] couvraient tout, de ce que mangeaient les migrants, aux vêtements qu'ils portaient jusqu'à la façon dont ils parlaient. Babb a contribué à certains de ces rapports, et a aussi pris des notes de terrain pour Collins. Une partie de tout cela – quoi exactement, ce n'est pas certain – a été transmis à Steinbeck.

« Babb était une écrivaine avant son implication auprès de la FSA, et c'était dans sa nature d'enregistrer et d'écrire les histoires des fermiers », affirme Johann Dearcopp, l'exécutrice littéraire des biens de Sanora Babb. « Puisqu'elle a travaillé aux côtés des travailleurs et aidé à organiser les camps, elle a également rédigé des notes de terrain et contribué aux rapports de la FSA que Tom devait soumettre⁶³ ».

⁶⁰ Lawrence R. Rodgers, auteur de la préface de Sanora Babb, *Whose Names Are Unknown*, *op. cit.*, p. x. [Ma traduction]

⁶¹ Babb affirme avoir rencontré Steinbeck à deux reprises durant cette période. On peut présumer que les intentions respectives des deux auteurs ont été révélées durant l'une de ces rencontres.

⁶² Il écrit :

On ne peut que spéculer à savoir si Steinbeck a lu les notes de Babb ou non. Babb elle-même ne le sait pas. Cependant, si on tient compte du fait que les deux écrivains partageaient des affinités politiques, de la dépendance de Steinbeck envers Collins comme source inestimable, ainsi que de son habitude générale de s'appuyer sur des documents comme ceux que Babb a fourni comme outils à son arsenal d'écriture, il est facile de s'imaginer que ses notes ont alimenté son imagination de quelque manière.

Idem. [Ma traduction] Au nombre des affinités on compte une même appartenance au parti communiste américain. Pour le reste, Steinbeck, dans sa volonté de peindre de grandes fresques sociales, a davantage une attitude de muraliste que de portraitiste. Il préfère les visions d'ensemble, les allégories et les images éclatantes. Son approche du roman repose sur le rassemblement d'une grande quantité d'informations fiables dont il pourra modifier légèrement la teneur pour dresser une esthétique.

⁶³ Joy Lanzendorfer, « The Forgotten Dust Bowl Novel That Rivalled " The Grapes of Wrath " », *Smithsonian Magazine*, 23 mai 2016, en ligne, <<https://www.smithsonianmag.com/arts-culture/forgotten-dust-bowl-novel-rivalled-grapes-wrath-180959196/>>, consulté le 10 décembre 2021. [Ma traduction]

Steinbeck termine la rédaction de son roman, qui sera publié en avril 1939, quelques temps après que Babb eut envoyé son manuscrit à Bennett Cerf, l'éditeur intéressé par son travail. Ce dernier, une fois que le livre de Steinbeck atteindra les étagères, se rétractera, estimant qu'« un autre livre en ce moment sur exactement le même sujet aurait un bien triste effet⁶⁴ ».

Dans *Les raisins de la colère*, Steinbeck joue sur les registres de la focalisation externe de la narration, afin d'articuler au sein d'une tension commune la petite et la grande histoire. Dans le premier chapitre, les actions sont accomplies par des dénominations de groupe : « les hommes », « les femmes », « les enfants », où le pluriel arrive à traduire un état d'esprit partagé, une situation dont les conséquences se multiplient par milliers :

[Les femmes] demandèrent alors:

- Qu'est-ce qu'on va faire?

Et les hommes répondirent :

- Je ne sais pas.

Mais tout allait bien [...] Femmes et enfants savaient au fond d'eux-mêmes que nulle infortune n'est dure à supporter en autant que les hommes tiennent le coup.⁶⁵

Chacun a un rôle assigné : les hommes s'inquiètent et calculent, les femmes ont, comme les enfants, de l'intuition ou de l'espoir. Mais d'où provient cette indistinction? Serait-ce parce que, depuis l'arrivée des tempêtes, tous restaient abrités chez eux, et que lors de leurs rares sorties, « ils se nouaient un mouchoir sur le nez et portaient des lunettes hermétiques pour se protéger les yeux⁶⁶ », les rendant méconnaissable ? Le sable, qui a recouvert les champs de maïs et teinté le paysage d'un voile gris-brun, avait-il réduit leur errance en ces lieux à une présence spectrale?

⁶⁴ Paraphrase de Lawrence R. Rodgers, *op. cit.*, p. x-xi. [Ma traduction]

⁶⁵ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, trad. Marcel Duhamel et M.-E. Coindreau, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1947, p. 10.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 9.

« Réalisme » social et tableau intimiste

Bien que ces deux romans soient structurés principalement autour des deux mêmes lieux (l'Oklahoma et la Californie), l'investissement narratif de chacun de ces lieux diverge d'un livre à l'autre. Dans *Whose Names Are Unknown*, les deux premiers tiers du livre se déroulent dans l'Oklahoma, et l'autre, en Californie. Par un effet d'ellipse, la traversée, elle, ne fait l'objet que d'une très courte transition. Pour Babb, qui a vécu dans ces régions et qui connaît intimement le lieu d'origine de ses personnages, ces gens sont d'abord façonnés par la vie qu'ils ont menée avant de partir. C'est la somme de ce qu'ils sont déjà qui leur permet de traverser cette épreuve.

Dans le roman de Steinbeck, la répartition est très différente. D'abord, la vie avant l'exode est en grande partie éludée. Quand Tom Joad sort de prison et qu'il retourne à la ferme familiale, les autres membres de sa famille ont quitté la maison et la région est déjà en train de subir une profonde transformation. Trouvant la maison vide, Tom se met donc à la recherche de sa famille sur-le-champ. La traversée du désert est entrecoupée de plusieurs épisodes, mais elle se déroule essentiellement sur treize chapitres, occupant près de la moitié du livre. C'est durant la traversée que les drames s'accumulent : les deux grands-parents meurent et le fils aîné quitte la famille. L'espoir est lentement remplacé par la désillusion. Steinbeck, en insistant sur l'exode des populations, arrive à donner une dimension presque biblique à cette croisade, et, en montrant la transformation qui s'opère dans la région, il révèle les mécanismes que les banques et le gouvernement mettent en place, ainsi que les diverses façons dont les gens se font déposséder du peu qu'il leur reste. Voilà une différence majeure avec le roman de Babb : « L'un passe plus de temps en Oklahoma, l'autre passe plus de temps en Californie. L'un se concentre sur des personnages plus individuels, l'autre tente de

raconter une histoire plus large de l'Amérique⁶⁷ ». Ambition grandiloquente de Steinbeck, incursion patiente de Babb.

Ceux qui étaient des agriculteurs et qui se font désormais désigner comme des migrants arrivent en Californie, pensant y trouver à peu près le même type de travail qu'ils exerçaient dans les plaines. Le bruit courait que les boulots promis seraient liés aux diverses plantations, mais dans leur exode vibrait l'espoir secret de retrouver ne serait-ce que dans une proportion infime le goût d'une bonne année de culture dans les Prairies. L'organisation du travail agricole en Californie est la convergence étrange d'une séparation entre travailleurs et propriétaires héritée du système féodal et des colonies espagnoles, et une approche industrialisée de l'agriculture héritée du capitalisme, où les besoins de travailleurs sont comblés en main d'œuvre bon marché provenant de l'Amérique latine et du Mexique. En tant que Californien, Steinbeck était habitué de voir des populations de gens appauvris venir travailler dans les vergers, les vignobles et les grandes cultures industrielles. Il déplorait ce clivage économique et savait que les agriculteurs venus des prairies n'auraient jamais accès à ne serait-ce qu'un arpent de terre pour eux seuls, les terres foncières étant presque toutes occupées par les riches industriels et les derniers lots étaient hors de prix.

Steinbeck consacre à la description des particularités physiques de ses personnages un espace narratif conséquent. En revanche, très peu de ces descriptions ne s'intéressent à l'intériorité de ces personnages. Ces derniers dialoguent avec profusion quand ils ont quelque chose sur le cœur, leur état d'âme est souvent décodé par les signes qu'ils lancent dans le monde, comme si le narrateur était parfois un témoin direct. Ainsi, quand Tom Joad surprend sa famille dans sa *revenance*, Ma, d'abord « émerveillée » par sa présence, ne s'en formalise pas très longtemps et passe à autre chose :

⁶⁷ Joy Lanzendorfer, *op. cit.*, n.p. [Ma traduction]

Elle s'approcha de lui, souple silencieuse sur ses pieds nus, et son regard était émerveillé. De sa petite main, elle lui toucha le bras, tâta la fermeté des muscles. Puis, ses doigts montèrent jusqu'à sa joue, comme l'eussent fait des doigts d'aveugle. Et sa joie tenait presque de la douleur [...] Elle dit dans un souffle :

- Eh ben, pour un peu on s'en allait sans toi. Et on se demandait comment que t'arriverais à nous retrouver.⁶⁸

Les retrouvailles ne donneront lieu à aucune cérémonie. En surgissant de manière inattendue après quatre années d'absence, Tom redevient l'instant de quelques lignes un seul interlocuteur de plus dans cette famille bigarrée. Dans le roman de Babb, on retrouve un moment d'intensité affective analogue, soit quelque temps après le décès du mari de Mme Starwood, et le jour avant qu'elle ne quitte sa maison:

Les enfants étaient au lit, et Mme Starwood errait encore dans la pièce vide, maintenue éveillée par l'idée que c'était leur dernière nuit dans cette vieille maison qu'elle avait maudit tant de fois. Elle se moqua d'avoir eu cette pensée, tandis que des larmes coulaient le long de son nez jusqu'à ses lèvres desséchées. Leur goût se mélangea aux grains de sable sur ses dents et à la sécheresse de sa langue. Elle sentait une irritation dans sa gorge, et le souvenir de son mari reparut – elle se souvint de lui en l'imaginant dans le fossé, l'épaisse poussière noire le soufflant tout entier, ensuite elle se rappela de lui au moment de sa mort, ses poumons qui râlaient, sa poitrine se gonflant d'une détermination toujours plus grande de demeurer en vie. Comment un mélange de chair et d'infime poussière peuvent-ils générer ce son si étrange qui est sorti de lui à la toute fin? *Dieu tout-puissant*, pensa-t-elle, *qu'est-ce qu'il me prend de piquer la mort comme une vieille poule qui picore un morceau trop gros pour être avalé?*⁶⁹

Le deuxième chapitre des *Raisins de la colère* s'ouvre sur l'arrivée dans la cour d'un restaurant d'un camion — neuf, rutilant, imposant — qui vient s'immiscer comme un corps étranger dans la routine des clients. S'ensuit une description du jeune conducteur: « il avait de fortes pommettes et des rides profondes sillonnaient ses joues [...] Ses mains étaient dures, aux doigts larges avec des ongles épais et striés comme de petits coquillages. L'espace compris entre le pouce, l'index et la paume de ses mains était couvert de callosités luisantes⁷⁰ ». Ce contraste entre la vieillesse précoce du

⁶⁸ John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op. cit.*, p. 106-107.

⁶⁹ Sanora Babb, *op. cit.*, p. 122. [Ma traduction]

⁷⁰ *Idem.*

camionneur, signifié par les rides et par les mains usées, symbole du dur labeur, et l'éclat de son camion et de ses vêtements bon marché, souligne le fait que c'est son désespoir qui lui a fait *vendre son âme* à la compagnie qui l'a employé. Et c'est en le questionnant sur la base de son humanité résiduelle que Tom Joad défiera le camionneur, en lui demandant de transgresser l'interdiction inscrite sur son camion (*No riders*⁷¹) et de bien vouloir le laisser monter avec lui. Le conducteur est ainsi confronté à un dilemme dont chacune des alternatives pourrait se retourner contre lui : enfreindre la consigne de son employeur et ainsi encourir le risque de perdre le travail qui le garde à l'écart de la misère, ou perdre la considération de ses semblables en acceptant de se faire marcher sur la tête par ses employeurs.

Dans le roman de Sanora Babb, on suit une famille de cultivateurs, les Dunne, composée d'un grand-père, des deux parents, et de deux enfants. Sur un intervalle de moins de deux ans, la famille voit ses dernières économies fondre dans des tentatives ultimes mais vaines de redresser les cultures. Ils finissent par suivre le flot de migratoire des *Okies* vers la Californie, sous l'influence de quelques voisins. Si le roman opte comme dans celui de Steinbeck pour une narration omnisciente, Babb ajoute, en plus des descriptions omniscientes, des couches narratives qui donnent un accès plus direct à l'intériorité des personnages : des passages en italique décrivent les pensées qui les traversent, comme s'ils avaient un dialogue avec eux-mêmes; une lettre entre deux personnages est transcrite dans le corps du texte; aussi, Julia Dunne tient un journal dont certaines des inscriptions apparaissent sans médiation. Le cadre narratif du roman excède les interactions et les échanges de répliques entre les personnages ou les brèves descriptions de la narration : un accès est offert à ce qu'ils pensent, mais ne disent pas, à ce qu'ils notent avec l'intention de le garder pour eux-mêmes, ou à ce qui fait l'objet d'une confidence.

⁷¹ Voyageurs interdits.

Dans le cas des Joad, à peu près tous les membres de la famille sont présentés sous les traits d'une certaine rusticité, ou selon un tempérament qui a été altéré par une expérience traumatique : Tom, le personnage principal, sort de prison; l'oncle John, depuis que sa femme et l'enfant qu'elle portait sont décédés, est hanté par une culpabilité qui lui fait frôler la folie; Pa, un patriarche taciturne et renfrogné, s'enorgueillit de voir l'influence qu'il avait sur sa famille disparaître devant ses yeux; Grampa, le grand-père lubrique, est incapable de surmonter la colère et l'amertume d'avoir quitté la ferme familiale; Noah, le grand frère de Tom, interdit et étrange, a été blessé à la naissance par son père; même Granma, enfermée dans ses convictions religieuses et qui, après la mort de Grampa, perd plus ou moins le goût de vivre. À part Ma, qui prend en charge avec Tom la migration de la famille vers la Californie, tous subissent la dureté de la vie en n'étant plus qu'une fraction d'eux-mêmes. Steinbeck insiste sur la transformation qui s'est opérée au moment où le départ vers la Californie est devenu inéluctable et que les fermiers ont dû vendre tous leurs outils:

Et les métayers s'en revenaient les mains dans les poches, le chapeau sur les yeux. Il y en avait qui achetaient une pinte de whisky et la buvaient vite pour que l'effet en fût dur et foudroyant. Mais ils ne riaient pas. Ils ne dansaient pas. Ils ne chantaient pas, ils ne jouaient pas de la guitare. Ils retournaient dans leurs fermes, les mains dans les poches, tête basse, les souliers soulevant la poussière rouge.⁷²

Alcooliques, honteux, repliés, les fermiers ont perdu leur dignité et ne peuvent rien y faire : « tous étaient fatigués dans le camion » « et les hommes à l'avant étaient las, furieux et tristes », « leurs yeux étaient pensifs⁷³ ». La condition des fermiers déchus sert une critique d'un système économique insensible dont ils sont les victimes, et Steinbeck, en retirant à ses personnages leur pouvoir d'action, met l'accent sur la fatalité qui s'abat sur eux.

⁷² John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, *op. cit.*, p. 122.

⁷³ *Ibid.*, p. 141.

La figure du pauvre

Durant l'élaboration de son roman, Steinbeck a emprunté la célèbre route 66, une ancienne route qui permettait à l'époque la liaison Chicago – Santa Monica, dont l'un des tronçons traverse l'Oklahoma. C'était en 1937, et, revenant d'un voyage en Europe, il décide d'aller prendre le pouls du passage migratoire. Quand il commence la rédaction de son roman l'année suivante, il devra composer avec sa propre obsession de signer un chef d'œuvre : « Si seulement je pouvais faire ce livre correctement, ce serait un très beau livre, et un livre vraiment américain. Mais je suis assailli par ma propre ignorance et mon incapacité⁷⁴ ». Son désir d'écrire un roman à la hauteur de ce qu'il décèle comme un moment historique vient avec le vertige de s'attaquer à une chose plus grande que lui, et il semble avoir le pressentiment de ses propres angles morts.

La publication des *Raisins de la colère* a généré chez les habitants de l'Oklahoma un sentiment d'infériorité en raison de la représentation grotesque que fait Steinbeck des *Okies* et qui reconduit, selon plusieurs, des préjugés établis bien avant la parution du livre. Dans les années quarante, un rédacteur du *Oklahoma City Times*, W. H. Harrison, écrit : « Tout lecteur qui a des racines plantées dans le sol rouge bouillonnera d'indignation devant les personnages bestiaux et débraillés qui donneront aux ignorants de l'est une confirmation convaincante de leurs idées sur les peuples du sud-ouest⁷⁵ ». Plusieurs migrants ne se reconnaissent pas dans le roman de Steinbeck. L'intention de l'auteur de montrer les diverses réalités sociales qui strient sa société en couches distinctes est légitime et, je crois, honnête. Toutefois, cette critique de la posture de Steinbeck soulève sans la nommer ce qu'il peut y avoir de problématique ou de

⁷⁴ Joy Lanzendorfer, *op. cit.*, n.p., consulté le 10 décembre 2021. [Ma traduction]

⁷⁵ Shockley, Martin Staples. « The Reception of the Grapes of Wrath in Oklahoma », *American Literature*, vol. 15, no. 4, 1944, p. 354. [Ma traduction]

contradictoire dans la volonté de montrer la réalité des gens qui n'ont pas les moyens ou les institutions pour se faire entendre, et ce, sans réellement aller à leur rencontre. Pour comprendre cette volonté, il faut d'abord revenir un peu en arrière, retour qui sera l'occasion d'une mise en parallèle intéressante entre les deux auteurs. Né en Californie, Steinbeck grandit à Salinas, une petite ville en milieu rural et dans une famille modeste. Il s'intéresse rapidement à la littérature, et ses emplois adolescents lui font passer beaucoup de temps sur les fermes et les ranchs de sa région. « Il côtoie les aspects les plus durs de la vie de migrant⁷⁶ », ce qui l'inspirera dans l'écriture *de Souris et des hommes* (1937). Bien que ses premières années de vie adulte l'aient amené à se promener entre New York et la Californie pour occuper une multitude de boulots avec un succès relatif, Steinbeck a rapidement eu accès à des ressources pour accomplir sa vocation d'écrivain : « Ses parents ont offert à John un logement gratuit, du papier pour ses manuscrits et des prêts pour lui permettre d'écrire sans chercher de travail⁷⁷ ».

Quand Steinbeck entame l'écriture des *Raisins de la colère*, il vogue sur le succès de la parution de son court roman *Des souris et des hommes*. Ce dernier, dont il a fait l'adaptation au théâtre, joue depuis un an en Californie et à New York. D'ailleurs, il évoque dans le journal consacré à l'écriture des *Raisins de la colère* sa nouvelle méfiance envers certains de ses liens d'amitié, ce qui laisse croire que sa situation économique n'est plus la même : « Les gens que j'aimais ont changé. Pensant qu'il y a de l'argent, ils en veulent. Et même s'ils ne veulent rien, ils m'observent et ne sont plus naturels⁷⁸ ». Cette phrase anecdotique ne serait pas si pertinente si elle n'était pas suivie d'interrogations existentielles sur ses capacités d'écrivain : « Je suis fatigué de lutter

⁷⁶ « John Steinbeck », dans *Wikipédia*, en ligne, <https://fr.wikipedia.org/wiki/John_Steinbeck>, consulté le 15 décembre 2021. On a donc affaire à quelqu'un qui n'est pas lui-même dans une situation de précarité, mais sa sensibilité et son désir de justice vont lui faire porter une attention particulière aux disparités, aux inégalités de son environnement immédiat.

⁷⁷ *Idem*.

⁷⁸ Steinbeck, *Jours de travail. Les journaux des Raisins de la colère (1938-1941)*, [format Kindle], trad. Pierre Guglielmina, Paris, Seghers, 2019, s. p.

contre toutes les forces que ce misérable succès a levées contre moi. Je ne sais pas si je suis capable d'écrire désormais un livre honnête. C'est, de toutes les peurs, la plus grande. J'y travaille, mais je ne peux rien dire. Quelque chose en moi est empoisonné⁷⁹ ». Certes, ces interrogations — et c'est la forme du journal, son immédiateté, ses propriétés résolutes, qui en donnent l'indice (« Vous, les pages [...] peut-être que je peux déverser ces peurs et ces dégoûts et vous brûler ensuite⁸⁰ ») — sont sans doute motivées par le vide qui précède l'amorce d'un nouveau projet, qui plus est de grande envergure. Mais en même temps que Steinbeck semble vouloir poursuivre son projet littéraire à teneur sociale avec l'urgence de soulever l'aberration des camps de réfugiés, il souhaite aussi « faire celui-ci à loisir⁸¹ ».

Les éléments biographiques de Sanora Babb, rassemblés dans l'ouvrage *On the Dirty Plate Trail*, nous apprennent que cette dernière n'a, pour sa part, pu se payer qu'un an d'études à l'Université du Kansas. Quand elle quitte cet état pour finalement aboutir à Los Angeles, c'est pour commencer un travail de journaliste qu'elle vient de décrocher au *Los Angeles Times*. Mais on est en 1929, et cette année-là, le marché boursier s'effondre. Le journal retirera son offre. Babb se retrouve alors sans emploi et loin de sa famille. Pendant un certain temps, elle sera itinérante et dormira dans un parc. Elle a connu la vie de l'Oklahoma, elle a côtoyé le malheur des fermiers, elle sait de quoi ils sont faits, quelle patience, quelle force doivent être convoquées pour espérer mieux l'année prochaine, pour demeurer intact dans cette lente dépossession. Dans son roman, elle campe des personnages riches, aux multiples facettes, qui, même dans l'adversité, conservent une dignité qui les gardent alignés à la personne qu'ils étaient. Il n'y a pas d'ethos du pauvre dans le roman de Babb, il n'y a que des gens qui se démènent malgré un destin qui s'acharne sur eux. Leur intégrité morale fait qu'on leur reconnaît un caractère universel qui plonge les lecteurs.trices dans l'éventualité que

⁷⁹ *Idem.*

⁸⁰ *Idem.*

⁸¹ *Idem.*

cela leur arrive à eux. Tout juste après la scène où Mrs Starwood est frappée par le souvenir de son défunt mari, Frieda, sa voisine, brave la tempête de sable qui s'abat sur le village pour venir lui annoncer qu'elle a l'intention de partir avec elle vers la Californie. Après une courte protestation, Mrs Starwood convient de la pertinence qu'une femme en qui elle a confiance l'accompagne. *Whose Names Are Unknown* est le récit d'une communauté où tout le monde s'entraide pour se sortir de la misère. Puisqu'ils partagent le même sort, les habitants de ce village ont appris à compter les uns sur les autres plutôt que sur les institutions qui, à ce titre, sont comme chez Steinbeck porteurs de l'opprobre. « Pas de honte à la pauvreté, dira Mrs Starwood, même si c'est sacrément malcommode⁸² ».

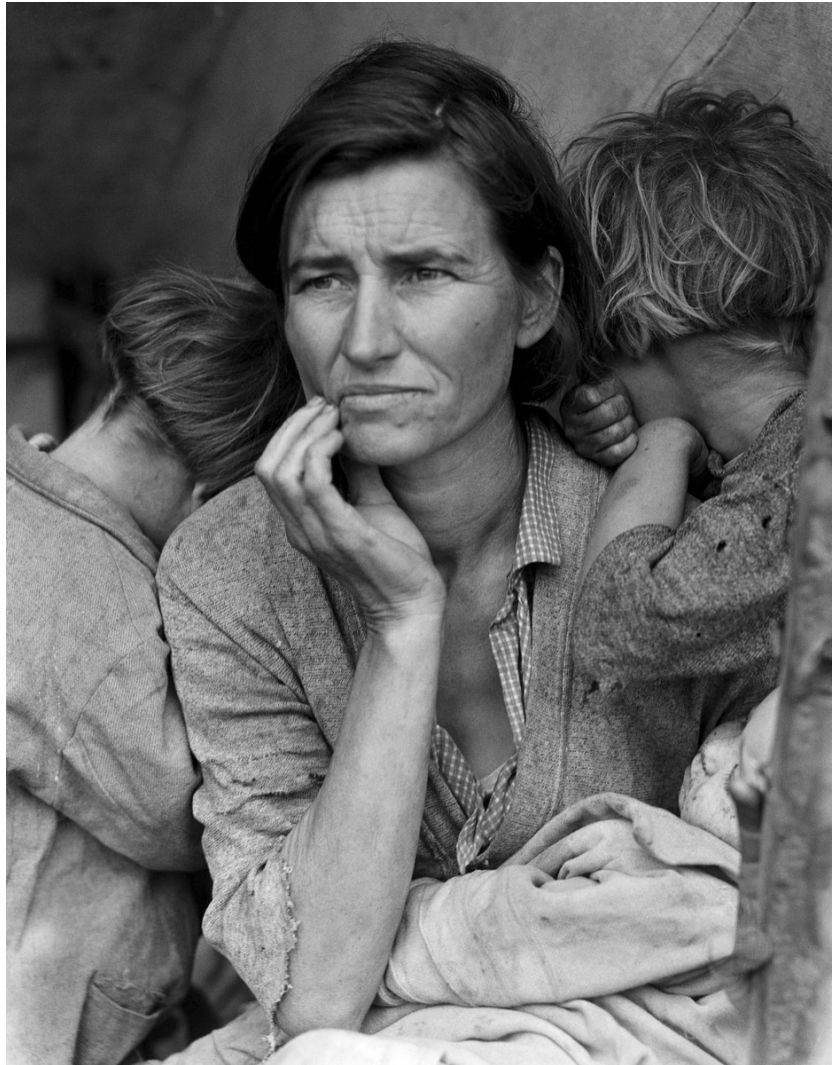
Les descriptions que fait Babb des états d'âme de ses personnages, enrichies à la fois par l'acuité de ses recherches documentaires, par ses souvenirs de jeunesse et par sa sensibilité artistique, créent un univers familier, intime, et confèrent au récit une valeur identificatoire : « Aucun dispositif narratif ne vient préserver les lecteurs de ce qui afflige les pauvres du livre⁸³ ». La pauvreté n'est pas déshumanisante, la dépossession n'empêche pas les petites attentions que les uns portent aux autres. Quand Frieda arrive chez Mrs Starwood, ses vêtements sont dans un sac, et elle n'est plus habillée que par son manteau, parce qu'elle ne souhaite pas les salir quand elle sort dans les tempêtes. Mrs Starwood, elle, tient à entamer le voyage avec des draps fraîchement lavés, reprisés et pliés, au risque que la poussière les atteigne dès qu'elle les étend. Même au cœur de la pire misère, la dignité individuelle est triomphale. « Sans arrogance ni emphase rhétorique, Babb renverse le genre de mythes sur la pauvreté qui confortent les plus aisés dans l'illusion de leur propre supériorité⁸⁴ ».

⁸² Lawrence R. Rodgers, *op cit.*, p. viii. [Ma traduction]

⁸³ *Idem.*

⁸⁴ Douglas Wixson, *op. cit.*, p. viii. [Ma traduction]

Les deux Dorothée et les réfugiés



Dorothea Lange, *Migrant Mother* (1936)

Afin de poursuivre ce travail comparatif, intéressons-nous à l'imaginaire véhiculé par les nombreux reportages photographiques commandés par la FSA, ce programme gouvernemental qui, rappelons-le, a été créé dans le contexte du *New Deal* pour combattre la pauvreté générée par la Grande Dépression. C'est par l'intermédiaire de cette instance que des fonds gouvernementaux ont pu être acheminés aux camps de

migrants californiens créés principalement pour loger les exilés des plaines. Dorothea Lange est l'une des nombreux. ses photographes engagé.es par la FSA, et sa photo *Migrant Mother*⁸⁵ (1936), constitue le symbole même du *Dust Bowl*⁸⁶, voire de la Grande Dépression. On y voit une mère au visage désolé et inquiet, regardant au loin comme vers un horizon stagnant, avec deux de ses enfants qui se réfugient sur chacune de ses épaules et fuient l'objectif de la caméra, ainsi qu'un troisième enfant dans ses bras. Ces images suscitent une intense empathie en partie parce qu'elles représentent un affect. Les personnes que Lange photographie sont en proie à une stupeur, à un désespoir, et elle met l'accent sur leur infortune, comme si elles en portaient le poids à tout moment. Comme si elles étaient incapables de légèreté, comme si leur corps n'était plus qu'une surface que la douceur ou la grâce n'irriguaient plus.

L'objectif de la FSA en embauchant des photographes professionnels tels que Dorothea Lange et Arthur Rothstein était non seulement de garder une trace historique mais aussi de rendre publiques les conditions affectant les réfugiés des camps, et ainsi les efforts du gouvernement pour alléger leur misère.⁸⁷

Évidemment, les photographes engagés par la FSA ont été triés sur le volet, ils ont été choisis pour leurs compétences et la qualité de leur travail. Et Lange, par ses gros plans, ses recadrages, qui sortent les sujets photographiés de leur emplacement physique et du contexte qui est la source de leur misère (on devine à peine la voiture où ils sont installés, la toile de la tente qui les loge), arrive à exprimer une souffrance intemporelle, universelle, « tragique et inaltérable⁸⁸ ». Si le but était de susciter l'émoi de la population, on peut dire que ç'aura été une réussite. Le lendemain de la diffusion de *Migrant Mother*, le gouvernement a envoyé vingt mille livres de nourriture dans la

⁸⁵ Dorothea Lange, *Migrant Mother*, en ligne, <https://www.moma.org/learn/moma_learning/dorothea-lange-migrant-mother-nipomo-california-1936/>, consulté le 10 janvier 2021.

⁸⁶ Avec, bien sûr, les multiples images apocalyptiques qui montrent les hauts nuages de poussière noire s'approcher des villages, des voitures, des fermes.

⁸⁷ Douglas Wixson, *op. cit.*, p. 8. [Ma traduction]

⁸⁸ *Ibid.*, p. 40. [Ma traduction]

région, alors que Lange est restée à peine dix minutes avec les sujets de la photo, sans même savoir leur nom.

Fait à noter, c'est aussi une image de Lange qui garnit la couverture de l'édition Gallimard poche des *Raisins de la colère* (*Mother and Baby of family on the road* [1939]), qui montre les visages empoussiérés d'une famille en déplacement. Dans le titre de celle-ci opère le même principe de dénomination générique que dans d'autres photos du même type (Mother, Child, Migrant, Farmer, labourer, ex-slave, etc.). La détermination sociale et la condition priment sur la personnalité, le caractère de l'individu : « La seule culture à laquelle le pauvre peut aspirer est la culture de la pauvreté; visages amochés et vêtements déchirés, peau sale et regard vide, abris délabrés et vies désorganisés⁸⁹ ». Au fond, ces personnes ont fait le geste héroïque de quitter leur maison et leur vie sédentaire à cause d'une terre qui ne voulait plus d'eux. Elles ont mesuré la part de risque de leur entreprise, elles ont eu la témérité de vouloir changer leur sort. Mais ce qu'on voit sur ces photos est davantage leur impuissance, leur détresse, comme si elles étaient dans l'attente d'être prises en charge.

Dorothy Babb, à l'inverse, fait apparaître⁹⁰ le plaisir, l'entraide et une certaine propension au rassemblement. Ses photos témoignent de concerts impromptus, de scène de réparations de voiture, de parties de volleyball. On y voit des gens construire le plancher d'un camp, faire les repas. Les gens qui arrivent au camp ne brandissent pas l'affiche impersonnelle du mot « migrant », ils n'ont pas tous les traits émaciés du pauvre. Ils apportent avec eux leurs connaissances et leurs habiletés, leur ardeur au travail et leur intelligence, ils peuvent contribuer de différentes façons à cette communauté improvisée. On voit un espoir nouveau animer leur visage, une confiance traverser l'image, car on devine qu'elle est adressée à la personne qui tient l'appareil.

⁸⁹ *Idem.*

⁹⁰ Elle montre, certes, mais elle ne fait pas advenir. Ce qu'elle photographie fait déjà partie de la « scène ».

Soudain on connaît tout de leur humeur, comme si on partageait avec eux les tâches d'une cuisine commune, l'espace étroit d'une tente, ou le sillage d'une amitié.

Mais s'il y a un problème de représentation dans la photo *Migrant Mother*, il tient avant tout au fait que le sujet photographié n'est pas une migrante du *Dust Bowl*. Florence Owens Thompson était en charge des revenus familiaux depuis le décès de son mari, mort de la tuberculose en 1931. Travaillant de la levée à la tombée du jour, elle ramassait du coton et travaillait dans diverses plantations. Quand Lange s'est arrêtée dans le camp de cueilleurs de pois où elle a pris la photo, Thompson, qui vivait depuis peu avec un autre homme, venait tout juste d'arriver. En route vers une plantation de laitue pour y travailler, leur voiture est tombée en panne et ils ont dû s'arrêter au camp pour la nuit. Au moment où la photo a été prise, le compagnon de Thompson et ses deux fils aînés étaient en ville et s'occupaient de la réparation du radiateur. Le lendemain, toute la famille serait déjà partie. Sans rien enlever à la précarité que subissait la famille Thompson, elle n'arrivait pas d'une traversée du désert, c'était tout au plus une mauvaise journée.⁹¹ Les sujets photographiés deviennent plus qu'eux-mêmes, ils prennent l'image d'un discours qui formule ses propres résolutions.

⁹¹ Source : Sarah Puitt, « The Real Story Behind the 'Migrant Mother' in the Great Depression-Era Photo », *History*, 8 mai 2020, en ligne, <<https://www.history.com/news/migrant-mother-new-deal-great-depression>>, consulté le 27 décembre 2021.

Conclusion

Une grande part des dommages causés durant la petite décennie qu'a duré le *Dust Bowl* sont irréversibles. Mais les plaines centrales des États-Unis connaîtront éventuellement un répit, grâce à la *Great Plains Shelterbelt*, une initiative d'afforestation mise en branle à partir de 1934 par le gouvernement de Roosevelt. L'objectif de diminuer la force des vents et de retenir l'humidité dans le sol a été atteint par des moyens militaires : un front défensif de frênes et de genévriers (des espèces considérées comme indigènes) venus en renfort et par la force du nombre créer une frontière végétale partant du Texas et se rendant jusqu'au Canada. Si cette mesure draconienne, qui constitue une politique écologique majeure dans l'histoire, a pu contenir la désertification du territoire, des rapports récents montrent que la population vieillissante de ces arbres n'arrive pas à se perpétuer. Des efforts de maintenance sont nécessaires pour éviter l'envahissement d'autres espèces d'arbres dont la durée de vie est plus courte. Malgré ces efforts colossaux, la restauration du milieu ne pourra être assurée qu'en augmentant le nombre et la superficie des aires protégées, afin de permettre à la plaine de régénérer son herbe, et avec elle, son équilibre millénaire.

Je ne compte pas au nombre des populations les plus vulnérables et susceptibles d'être affectées directement par les migrations climatiques à venir. On ne m'a pas chassé d'un territoire ancestral, on ne m'a pas promis l'impossible. Je n'ai pas perdu mon nom ou ma langue. Cet essai ne repose pas sur l'urgence d'exprimer une appartenance à la culture américaine, à tout le moins répond-elle à ce vaste sentiment d'américanité. Après avoir remonté le fil de ma propre histoire par les *Deux âges en friche*, je me suis déporté tout entier dans cet évènement du *Dust Bowl* avec une volonté analogue de sonder ce que dit l'absence. Au fond, ce qui se meut dans ces lignes est une volonté de renverser, ne serait-ce que provisoirement, la perte d'un lien — avec son milieu, son environnement (l'habitat, le village), avec le temps et tout ce qu'il avale

(le passé historique, les souvenirs personnels, les proches) — et d'écouter ce murmure ténu qui s'élève du lieu.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages et articles

- « Agriculture aux États-Unis », dans *Wikipédia*, 23 mai 2021, en ligne, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Agriculture_aux_États-Unis>, consulté le 13 novembre 2021.
- Babb, Sanora, Dorothy Babb et Douglas Wixson, *On the Dirty Plate Trail. Remembering the Dust Bowl Refugee Camps*, Austin, University of Texas press, 2007, 208 p.
- Babb, Sanora, et Lawrence R. Rodgers, *Whose Names Are Unknown*, Norman, University of Oklahoma press, 2004, 240 p.
- Didi-Huberman, *Génie du non-lieu : air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Minuit, 2001, 144 p.
- Dillard, Annie, *En vivant en écrivant*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois, 1996, 154 p.
- Ellefson, Philip, 'Facing West' : *Walt Whitman's evolving attitudes toward Manifest Destiny*, University of Portland, Printemps 2015, en ligne, <https://pilotscholars.up.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1000&context=eng_studpubs>, consulté le 6 décembre 2021.
- Emerson, Ralph Waldo, *La nature*, trad. Patrice Oliete-Loscos, Paris, Allia, 2014, 96 p.
- Guezo, Allen, *Thomas Jefferson's Aim for an Agrarian Society*, The great courses daily, 18 novembre 2020, en ligne, <<https://www.thegreatcoursesdaily.com/Thomas-jeffersons-aim-for-an-agrarian-society/>>, consulté le 3 décembre 2021.
- Harrison, Robert, *Forêts. Promenade dans notre imaginaire*, trad. Florence Naugrette, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Essais », 2018, 474 p.
- Henderson, Caroline, *Letters From the Dust Bowl*, Norman, University of Oklahoma press, 2003, 296 p.
- La Bible : traduction œcuménique*, Paris, Cerf, 2010, 2100 p.

- Lanzendorfer, Joy, « The Forgotten Dust Bowl Novel That Rivalled " The Grapes of Wrath " », *Smithsonian Magazine*, 23 mai 2016, en ligne, <<https://www.smithsonianmag.com/arts-culture/forgotten-dust-bowl-novel-rivalled-grapes-wrath-18095919/>>, consulté le 10 décembre 2021.
- Munger, WM. H., « Stanley v. United States, 195 f. 896 (1912) », *Caselaw Access Project. Harvard Law School*, 29 août 2019, en ligne, <<https://cite.case.law/f/195/896/>>, consulté le 19 novembre 2021.
- Pena-Ruiz, Henri, *Karl Marx penseur de l'écologie*, Paris, Seuil, 2018, 304 p.
- S. Moir, John, « Calvinisme », dans *l'Encyclopédie canadienne*, 16 février 2013, en ligne <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/calvinisme>>, consulté le 12 octobre 2022.
- Schneider, Richard J., *Thoreau and Manifest destiny*, 2016, en ligne, <<https://commons.digitalthoreau.org/tsag2016/friday-july-8/thoreau-andmanifest-destiny/>>, consulté le 18 mai 2021.
- Shockley, Martin Staples, « The Reception of Grapes of Wrath in Oklahoma », *American Literature*, vol. 5 n° 4, 1944, p. 351-361.
- Steinbeck, John, *Les raisins de la colère*, trad. Marcel Duhamel et M.-E. Coindreau, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1947, 640 p.
- _____, *Grapes of Wrath*, Westminster, Penguin Classics, 2006, 529 p.
- _____, *Jours de travail. Journaux des Raisins de la colère (1938-1941)*, [format Kindle], trad. Pierre Guglielmina, Paris, Seghers, 2019, s. p.
- Sy-Wonyu, Aïssatou, *Les États-Unis et le monde au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2017, 320 p.
- Thoreau, Henry D., *Walden*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Le mot et le reste, 2017, 387 p.
- _____, *Journal*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Le mot et le reste, 2018, 784 p.
- _____, *Les forêts du Maine*, trad. Thierry Gillyboeuf, Paris, Payot, 2012, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/henry-david-thoreau-14-le-premier-philosophe-americain>>, consulté le 20 mai 2021.

_____, *The Correspondence of Henry D. Thoreau. Volume 1 : 1834-1848*, Princeton, Princeton University Press, 2013, 536 p.

Whitman, Walt, *Feuilles d'herbe*, trad. Jacques Darras, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2002, 800 p.

_____, *Feuilles d'herbe (1855)*, trad. Éric Athenot, Paris, Corti, 2008, 342 p.

Whitman, Walt, *Perspectives démocratiques*, trad. Jean-Paul Auxeméry, Paris, Belin, 2011, 128 p.

WhitmanWeb. International writing program, University of Iowa, 2012-2021, en ligne, <<https://iwp.uiowa.edu/whitmanweb/ro/node/891>>, consulté le 22 décembre 2021.

Worster, Donald, *Dust Bowl : The southern plains in the 1930s*, Oxford, Oxford University Press, 2004, 304 p.

Documents audiovisuels

Burns, Ken, *The Dust Bowl*, [vidéo], Walpole, Florentine Films, 2012, en ligne, <<https://banq.kanopy.com/video/ken-burns-dust-bowl-0>>, 229 min., consulté le 17 novembre 2021.

Gast, John, *American Progress*, en ligne, <<https://www.loc.gov/resource/ppmsca.09855/>>, consulté le 10 janvier 2022.

Lange, Dorothea, *Migrant Mother*, en ligne, <https://www.moma.org/learn/moma_learning/dorothea-lange-migrant-mother-nipomo-california-1936/>, consulté le 10 janvier 2022.